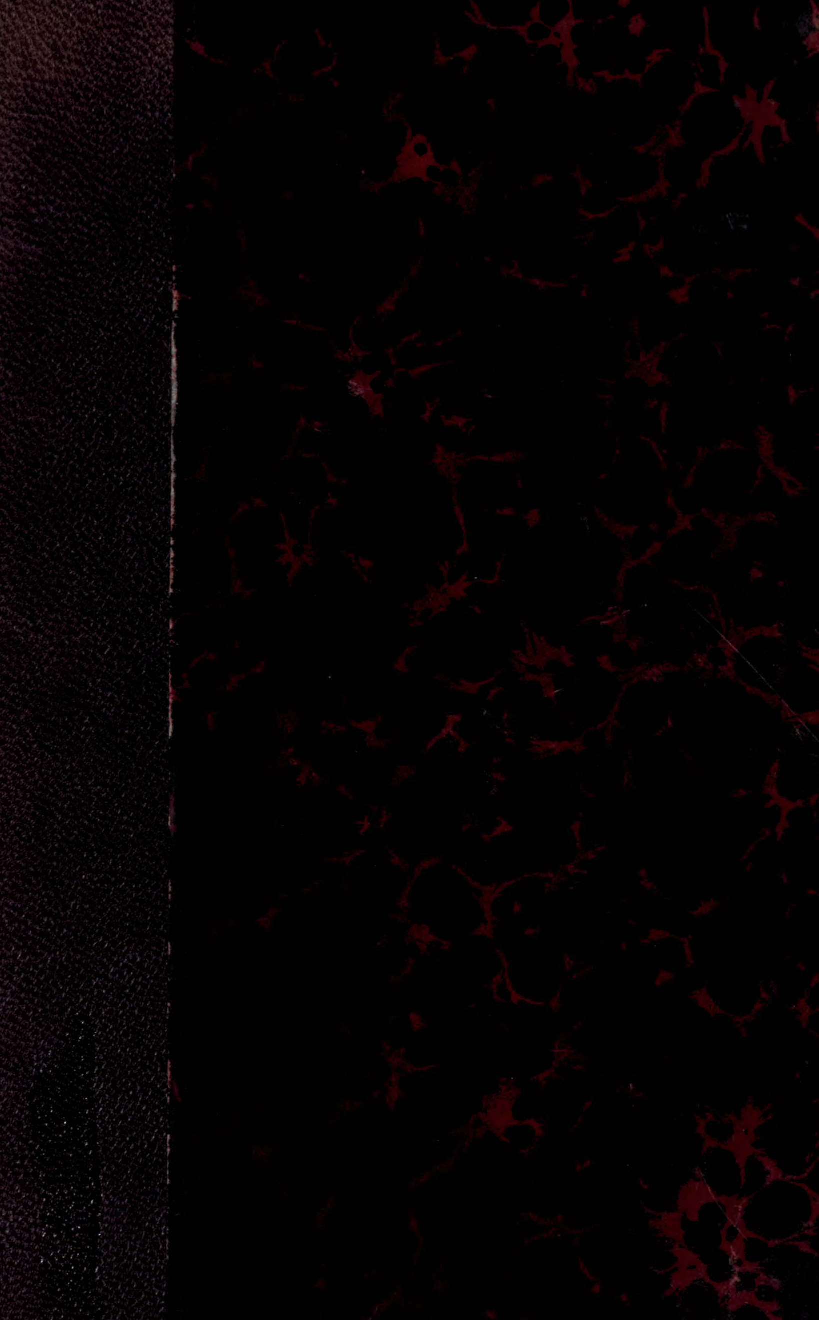






RAYONS CROISÉS

1913-1920

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

Poésies (1906-1912). . . . . i vol.

ROMAN

L'Amour masqué. . . . . i vol.
La Bien-Aimée.. . . . . i vol.
La Maîtresse et l'Amie.. . . . . i vol.
Les Permissions de Clément Bellin. . . . i vol.
Les Papiers de Cléonthe. . . . . i vol.
Le Dernier Rendez-Vous. . . . . i vol.

LITTÉRATURE

Propos et Promenades. . . . . i vol.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

RAYONS CROISÉS

LÉONARDESQUES — HÉLIADE

A THAMAR KARSAVINA — LES FLAMMES MORTES

ALBUM — LA STÈLE D'UN AMI



PARIS
SOCIÉTÉ
LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON, 10

M.CM.XXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
750 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS,
DONT :
50 SUR PAPIER VERGÉ
DES PAPETERIES LAFUMA
NUMÉROTÉS I A 50,
ET 100 SUR PAPIER VÉLIN
NUMÉROTÉS 51 A 150.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

A ÉLÉMIR BOURGES

TÉMOIGNAGE RESPECTUEUX

DE L'ADMIRATION

ET DE L'ATTACHEMENT

DE L'AUTEUR

RAYONS CROISÉS

MCMXIII-MCMXIX

I

Lorsque, dans un plaisir qui ressemble au supplice,
Je vois tes beaux grands yeux tout à coup entr'ouverts,
Je songe au vin sanglant qui remplit le calice,
A l'eau de l'oasis qui nourrit les déserts.

Tout ce que ne dit pas le mot ou la parole,
Tout ce que les baisers expriment quelquefois
Jaillit soudain, comme une flamme fière et folle,
De ces regards muets qui te montrent à moi.

Je vois ton âme, alors, reine d'un autre monde,
Au milieu des bûchers, des trésors, des tombeaux,
Ta pauvre âme éphémère, hélas ! et furibonde,
Qui luit comme l'éclair dévorant des couteaux.

II

Tu vantes Ismène et Mellone,
Phaënne, Flore, Castalie,
Iphianasse-Iphigénie
(Nom double pour une personne).

Tu parles aussi de Méduse,
De la princesse Praxithée,
Et de Smilax, qui fut changée
En crocus (si je ne m'abuse).

La belle Aglaure orne ton rêve,
Hélène aussi, la reine rousse ;
Et quand le vent le blé rebrousse
Tu crois que Cybèle se lève.

Pendant ce temps-là Jacqueline
Dans un tiède rez-de-chaussée
Rit de toi, vivante, pressée
Sur une robuste poitrine.

III

Dans la fleur en bouton le parfum se consume,
Imposant aux parois son lourd enivrement ;
Le feu de l'encensoir est moins pur quand il fume,
Je songe au lis fermé sur son miel écumant.

Dans cette urne de chair la volupté secrète
Dort comme un dieu futur et rêve à son pouvoir.
Pour l'amour le silence est la plus belle fête,
Et l'âme du bonheur vit déjà dans l'espoir.

Ne prends pas, ô Psyché, ta lampe ; laisse l'ombre
S'évanouir sans hâte autour de ton trésor.
Sois lente, sois prudente ; et vois, dans la nuit sombre,
Sous le voile éployé ce qui n'est pas encor.

IV

En te voyant dormir je croyais te voir morte.
Pardonne-moi ces pleurs que tu ne sauras pas.
Je croyais voir ces fleurs qu'un coup de vent emporte.
Souviens-toi du péril de ces jeunes lilas.

Ils brillaient sur le front de la forêt parée
Entre l'azur du ciel et l'azur du ruisseau ;
L'amour nous les montrait sur le sein de la fée,
Mais le vent de la nuit les prit pour son tombeau.

Nous les vîmes fanés sur des mottes de terre
Le lendemain, en franchissant le seuil mouillé.
— Ah ! réveille-toi donc ! J'aime mieux ta colère
Que ce sommeil pareil au noir cercueil scellé !

V

Je n'aime plus que les yeux bleus,
Ce soir, demain, et pour toujours.
Ai-je aimé des yeux de velours ?
Plus de ténébreuses amours,
Mon cœur a la couleur des cieux.
O double source d'allégresse
Que ces yeux bleus que j'apprécie !
J'entendais une mélodie :
« Le printemps naît sur la prairie »
Devant tes miroirs, ô jeunesse !
Dans ces yeux bleus joue Ariel,
Léger, joyeux, tendre, narquois.
Je tremble un peu quand je la vois
La fleur qui s'ouvre dans les bois
Pour donner son âme de miel.
C'est le danger du plus beau rêve :
Il n'aime pas qu'on le précise.
Par prudence, je me ravise :
Les yeux bleus ? que je les méprise !
Comme ils étaient noirs, les yeux d'Ève !

VI

Il fallait voir bondir les filles de la mer
Avec leurs gais dauphins et leurs tritons comiques ;
Il fallait écouter les agiles musiques
Que les sirènes font pour charmer le plus fier.
Il fallait regarder, sur son grand coquillage,
Notre reine Vénus, dans ses blondes beautés,
Qui ne se doutait pas que son divin sillage
Était rempli de cœurs vaincus et déchirés ;
Il fallait découvrir sur la liquide plaine
Le navire d'Ulysse et la nef de Jason ;
Il fallait voir briller les cheveux roux d'Hélène,
Et ceux de Bérénice envahir l'horizon ;
Il fallait voir le dieu, le héros, la princesse
Peupler de spectres d'or qui ne s'effaçent pas
Cette mer où le monde a bercé sa jeunesse...
— Mais c'est loin d'elle, ô pauvre enfant, que tu mourras !

VII

Tu m'as demandé de savoir
Si mon œil peut encor te voir
Quand les lumières sont soufflées.

— Je te vois bien mieux dans la nuit,
Car c'est dans l'ombre qu'elle luit
Titania, reine des fées ;

Car ta phosphorescente chair
Projette son durable éclair
Dans les ténèbres amassées ;

Et la place où brûle ton cœur
Est comparable à la lueur
Que font cent torches enflammées !

VIII

Toi que le roseau tente, oiseau de couleur verte,
Et qui, sur le roseau posé, sans t'émouvoir,
Cherches, trouves et prends l'agrément d'un miroir
Au-dessus de l'eau bleue et de rayons couverte;

Oiseau mystérieux qui ne sais qu'apparaître
Pour faire s'incliner le roseau frémissant,
L'émeraude embellit ton plumage luisant
Aussi trompeur que l'eau qui réfléchit ton être.

Oiseau, roseau, puis vous, ravissante eau de fête,
Qu'annoncez-vous au cœur crédule à tout espoir ?
— Mais l'oiseau fuit ; tu ne vois plus qu'un roseau noir :
Il coupe l'eau que ride un souffle de tempête.

IX

Tandis que le plaisir comble de grives mortes
Les fossés sous la vigne où les raisins sont mûrs
Toi, ma naïve enfant, tu tires sur les portes
Des verrous de métal, qui, tu le crois, sont sûrs.

Tu crois que tu pourras dormir, chère Vestale,
Sous les plis innocents d'un rideau sans parfum ;
Mais le Dieu que tu fuis soulève la percale
Et propose à ton rêve un beau jeune homme brun.

X

Tu parles en vain de Golconde,
Des rives du Meschacébé,
Et de l'autre fleuve où Phœbé
Près d'un pâtre oublia le monde.

Je laisse l'explorateur-né
Trouver ta trace, Trébizonde!
Je ne suivrai pas la Joconde
Sur le paquebot balancé.

Je reste ici, loin de l'Afrique
Où les nègres vivent tout nus.
Tu dis : « Des pays inconnus! »

Hé! que m'importe l'exotique!
Loin du Berbère je suis bien
Dans tes chers bras, double lien.

XI

Voltaire en perruque ricane
Dans le plâtre mal reproduit ;
Peu à peu le temps l'a enduit
D'une poussière qui le fane.

Viens oublier les courtisanes
Et le champagne qui s'enfuit
Des bords d'une coupe qui luit
Dans ces lieux où tremblent les ânes.

Aristote et Saint-Augustin,
Te parlant grec ou bien latin,
Te retiendront ici sans peine ;

Mais comme on est en Carnaval
Si tu crains de travailler mal
A la clef obéit le pène.

XII

De Léonor la cavatine
Fait sangloter le rossignol ;
Charlotte lâche sa tartine
Quand Werther tombe sur le sol ;

On voit saigner une églantine
Au stylet bleu de Doña Sol ;
Carmen à résister s'obstine
Devant son plaintif Espagnol ;

Lakmé, Lalla-Roukh, Virginie,
En Afrique, en Océanie,
Pleurent à la fin du duo ;

Et Juliette, et Roméo...
— Parmi les souterrains vacarmes
Toi seul, Don Juan, tu meurs sans larmes.

XIII

Les mains de la déesse ont la blancheur cruelle
Du lis qu'on n'ose pas toucher tant il est pur.
Ah ! redoute la chair qui paraît immortelle ;
Aime les taches d'or qui marquent le fruit mûr !

Pour ton front sans bonheur, dans des paumes pensives
Tente de découvrir un abri passager.
Les bienfaisantes mains aux vertus émulsives
Sont les mains de la femme au cœur lourd et peuplé.

La main faite de marbre est froidement stérile :
Elle dédaignera ton amour mal guéri.
Mais accepte des doigts où bat un sang fébrile
Les liens chers à ceux qui détestent l'oubli.

XIV

L'azur coule sur le ruisseau,
Le ruisseau coule sur le sable,
Un beau poisson insaisissable
Circule entre l'azur et l'eau.

L'abeille s'endort sur la rose
Et la rose sur le rosier,
On voit la tige vaciller
Sous le rayon d'or qui l'arrose.

Entre les hampes du gazon
Le diligent insecte tisse
Tandis qu'un jardinier ratisse
Les alentours de la maison.

Venant d'un foyer invisible
La flamme enveloppe le ciel
Qui laisse tomber comme un miel
Une chaleur forte et paisible.

Eté ! Seigneur de mon jardin,
O toi qui fais le prix de l'ombre,
Décoche tes flèches sans nombre,
Et brûle-nous de leur venin.

Attarde-toi dans ces parages
Que l'hiver gagnera trop tôt
Et submerge-nous sous le flot
De tes étincelants orages !

XV

Éloigne-toi d'un cœur dont l'écorce sanglante
Plus dure que la pierre émousse les couteaux ;
Abandonne ce fruit à la folle Atalante
Ou laisse-le pourrir sous le poids de ses sceaux.

Que t'importe le cœur, puisque le corps se donne,
Avec la fleur d'un jour, la perle, le rayon,
Avec la volupté qui brille et qui frissonne
Plus franche que l'amour, ce mauvais compagnon.

XVI

Tu pleures, rossignol ; de tes larmes sont pleines
Les branches du vieil arbre aux jeunes feuillaisons.
Laisse monter vers toi les parfums des verveines,
Laisse descendre à toi, des angéliques plaines,
        De légers ruisseaux de rayons.

Ne cesse pas tes pleurs, donne toutes tes âmes.
Que tes cris égarés ont d'écho dans la nuit !
Ne vois-tu pas jaillir de ténébreuses flammes
Du cœur des jeunes gens, des vierges et des femmes
        Vers l'hymne que ta voix conduit ?

Mille roses de feu se déchirent, sanglantes,
Dans les buissons secrets, et succombent, hélas !
Mille sources d'amour s'élancent, écumantes,
Pour se perdre bientôt. Toi, rossignol, tu chantes,
        Seul, peut-être, tu n'aimes pas.

XVII

Un sage a dit qu'il ne faut pas
Laisser les traces de ses pas
Sur les chemins de cette terre.

Pour aller de la rue au lit
Je veux, dans l'ombre qui fleurit,
Te transporter à ma manière.

Je vais te prendre dans mes bras.
Tais-toi, surtout ; ne parles pas :
Le portier se nomme Cerbère.

Et comme il a plu cette nuit
On ne verra sur le tapis
Que mes pas à moi, qu'il tolère.

XVIII

Écoute un peu gémir cet arbre sous cette eau.
Près de la vitre, un faible et léger passereau
Frissonne sous le poids mouillé de son plumage.
Il pleuvra tout le jour, je crois bien. C'est dommage
Pour ceux qui comme nous étaient venus aux champs
Afin de voir le premier rire du printemps.
On ne peut pas cueillir les joyeuses jonquilles
Ni regarder s'ouvrir aux pointes des brindilles
Les délicats bourgeons couleur de taffetas.
Restons chez nous. Il pleut. Le vent fait un fracas
Qui met la cheminée et la porte en colère.
En face, on ne voit plus la colline. J'espère
Que nous aurons demain le soleil tout le jour.
Si tu le veux, nous parlerons de notre amour :
Je chercherai l'odeur fraîche de la nature
Dans les plis lourds et longs que fait ta chevelure ;
Je chercherai l'azur dans ton œil réjoui ;
Je te dirai : « Je t'aime », et toi : « Je t'aime aussi. »

XIX

J'avais éteint cette lumière,
J'avais écarté ce bouquet,
L'obscurité restait entière,
Tout ce parfum se dissipait.

Enseveli dans le silence,
Dans l'ombre et dans la pureté
J'écoutais, limpide cadence,
L'esprit répondre à la clarté.

J'étais bien loin de toi, ma chère,
De ta romance, de tes bras,
De ta beauté presque grossière,
Et de tous ces fades lilas.

Mais voici que l'horloge sonne :
C'est l'heure où tu viendras, demain,
Et, comme un lâche, je frissonne
Sous ton imaginaire main.

XX

La leçon de la rose est perdue à l'automne ;
La leçon de la grappe est perdue au printemps.
Celui qui craint l'orage avant que le ciel tonne
Est-il heureux de temps en temps ?

Comme ce serait simple, en juin, d'aimer la rose,
Et d'aimer le raisin au moment du pressoir !
A toujours croire au songe, à la métamorphose,
On se prépare un fade soir.

Regarde ce malin qui prend l'eau à la source,
La femme sur le lit, le bourgogne au cellier :
Il aura tout un monde à la fin de sa course ;
Et toi, tes rêves, pour bâiller.

XXI

Le jour sanglote et meurt aux sommets des montagnes ;
Le soir grandit déjà comme un vaste chagrin,
Et ceux qui marchent seuls en pleurant leurs compagnes
A la coupe des nuits vont boire un triste vin.

Les odeurs des coteaux, sauvages et charmantes,
Dessineront pour eux, dans cette obscurité,
Des elfes ennemis, de trompeuses bacchantes,
Spectres d'une lointaine et fuyante beauté.

Le regard voit dans l'ombre un univers de songe ;
Le mirage n'est pas un enfant du soleil ;
La sirène apparaît, nage, revient et plonge
Dans l'océan nocturne où l'attend le sommeil.

XXII

Le lis que la princesse a cueilli près de l'eau
A vu la Néréide au corps blanc, jeune et tendre.
Elle nageait, la nuit, sous le divin flambeau.

La rose qu'au jardin la princesse veut prendre
A vu passer Cypris sous un dais de pigeons.
Cypris riait, foulant, sans y songer, la cendre.

La princesse prendra demain des fleurs d'ajoncs ;
Ces ajoncs sous lesquels Cybèle mûre et forte
Soupirait en dormant sur le lit des saisons.

Un jour l'airain obscur et grave de la porte
Tournera devant la princesse et ses couleurs.
Et l'on verra flotter un instant, chère morte,

Sur ton sein reposé les ombres de ces fleurs.

XXIII

Répète, je t'en prie, encor, ce baiser triste
Qui ressemble au sanglot qu'implore la pitié ;
Il efface le cri barbare et égoïste
Que tu jettes parfois dans la cupidité.

Le désespoir des sens n'aime pas la caresse ;
Ton corps chérit l'affront et ton cœur la douceur :
Répète ce baiser qu'alourdit la tendresse
Et sois mon alliée et non mon agresseur...

XXIV

Il fallait placer la guirlande
Non sur ton sein, mais sur ton front.
Je fuis toujours tes yeux, qui font
Que je crains ce que je demande.

Il fallait placer sur ta bouche
Ce voile qui cache ta main.
Ton sourire est presque inhumain
Lorsque tu sens que l'on te touche.

Un masque est mis sur ton visage
Par ma funeste lâcheté.
Je redoute la vérité
Qui me rend triste et me rend sage.

XXV

Vois-tu passer les flots, vois-tu courir les nues,
Vois-tu le jeu puissant et mortel des saisons?
Vois-tu jaillir des cœurs les amours contenues
Comme des prisonniers qui rompent leurs prisons?

Nous voyons tous les jours d'aussi fervents spectacles.
La nature s'amuse; et l'homme, l'imitant,
Place de pauvres Dieux dans de vains tabernacles
Et trompe son désir en le multipliant.

Sur la fleur du lilas où l'abeille se pose
Le frelon lui dispute et lui prend son plaisir;
Le rayon, près de là, cherche à forcer la rose.
Meurs. Si tu ne meurs pas, cherche à faire mourir.

XXVI

Elle est devant la maison blanche.
Elle regarde son bras nu
Et la petite veine bleue
Qui semble l'ombre d'une branche.
Le chien, devant elle, ingénu
L'admire en remuant la queue.

— Dans ce jardin qu'elle est charmante !
Elle est la sœur de la saison.
De la fontaine et de la vigne
Elle est la nymphe et la bacchante ;
Quand elle sort de la maison,
Toutes les feuilles lui font signe.

Son bras seul à présent l'attire.
Il est tiède, onctueux, vermeil ;
Elle le regarde et le touche...
Puis soudain, se laissant séduire,
Sur ce gâteau fait de soleil
Elle écrase sa molle bouche.

XXVII

Laisse tomber le soir. Sur l'eau la Néréide
Dans le dernier rayon cueille un dernier reflet.
Ne parlons plus. Bientôt un hymne qui te plaît
Va jaillir de ce bois, taciturne et limpide.

Regarde : un dieu dément et superbe lapide
Avec des cailloux d'or le beau ciel violet.
Un frelon, à tes pieds, fait trembler un œillet
Et cache dans la fleur son petit corps solide.

Ah ! l'heure te revêt d'un manteau de velours :
Tu dois courber ta faible épaule sous les lourds
Et luxueux replis ; tu restes immobile...

Mais tes yeux longs et doux, qui ne se ferment pas,
Illuminent cette ombre et m'annoncent l'asile
Que m'offre pour la nuit l'anneau blanc de tes bras.

XXVIII

L'aile du geai, l'azur que le myosotis
Place discrètement dans l'herbe des pelouses,
Ou ce bleu dont sont peints les rinceaux de l'iris
Vous séduisent assez pour vous rendre jalouse.

Vous aimez tant le bleu que vous accepteriez
D'avoir pour vous le ciel, pour vous les fleurs, et l'aile ;
Pour vous seule, à jamais. Mais vous nous laisseriez
Cette couleur qui, dans vos yeux, est bien plus belle...

— Que le myosotis disparaisse, et l'azur,
Et cet oiseau turquin, et l'iris éphémère :
Vos yeux sont bleus. Ah ! rien ne peut rester obscur
Quand vous vous réveillez et levez la paupière...

XXIX

Flamme invisible du calice,
Le parfum jaillit et s'en va ;
Il nous refuse son délice.

Enchaîné par ce qu'il rêva,
Orphée importune Eurydice.
Mais le serpent qui tente Eva

Dans les feuilles du pommier glisse.
Craignez, très chère, et le faux pas,
Et la ferveur, et la malice.

XXX

L'ombre qui sommeillait derrière la persienne,
Ivre d'odeur de lis mourants dans un bouquet,
Ne pouvait pas cacher à nos yeux, tout à fait,
Les dessins de cette indienne.

Nous devinions des baobabs, des perroquets,
Des chasseurs plus petits que le gibier qu'ils tiennent,
Des léopards broutant les gazons des bosquets,
Des frelons tout couverts d'antennes.

Tu te penchas sur moi, fille magicienne :
Je ne sentis plus rien que cette odeur d'œillet
Qui dans son paradis encensait Mahomet,
Et dont ta chevelure est pleine.

XXXI

Le cygne, le lilas, l'abeille
L'eau qui coule sous le rosier,
Le rayon qui perce la treille
Et qui rougit le groseillier ;

La suave lyre invisible
Qui déroule dans le lointain
Son thème facile et flexible,
Le vent chargé d'odeur de thym ;

Les bras d'une petite fille
Qui court après un papillon,
La gaîté d'un carreau qui brille
Sous les vignes de la maison ;

Le râteau qui carde le sable,
Le pigeon qui dort sur le mur ;
— Et, sur cela, l'infranchissable,
Le muet, l'éternel azur !

XXXII

Je te vois à travers un cristal froid qui brille
Et dans lequel le ciel allume un prisme épars.
Tu n'es plus qu'un reflet dans une eau qui scintille,
Un mensonge qui prend au soleil tous ses fards.

O portrait à la fois vrai et imaginaire !
C'est en vain qu'au delà de ce mur transparent
Tu retrouves l'aspect par lequel tu sus plaire :
Tu n'es plus qu'un mirage importun et savant.

Je voudrais le briser comme on brise une écorce,
Ce cristal ennemi qui t'éloigne de moi...
Mais je ne sais quel Dieu me prive de ma force,
Et je subis longtemps cette image de toi.

XXXIII

J'aime tes poudres et tes fards ;
Cette pourpre artificielle
Qui rend ta bouche bien plus belle,
Et j'aime, autour de tes regards,
Ce noir qui fait qu'ils étincellent
Comme les regards des péris.
J'aime tes ongles bien polis.
J'aime te voir prendre ta houppe,
La secouer un petit peu
Et, pour ce travail et ce jeu,
D'un miroir rond comme une loupe
Te servir d'un air dédaigneux.
— Dans un étui d'or tu enfermes
Un bâton de rouge odorant :
J'aime te voir le promenant
Sur tes lèvres fraîches et fermes
Qui s'y prêtent complaisamment.
J'aime aussi cet or ténébreux
Qui fait courir dans tes cheveux

Un rayon difficile, étrange,
Qui va du blond pâle à l'orange.
Et j'aime cette riche odeur
Que tu laisses comme un sillage
Bien après toi sur ton passage
O ma vivante et fière fleur !
— On me dit : « Qu'aimez-vous en elle ?
» Sa beauté n'est pas naturelle ! »
La Peinture est l'un des Beaux-Arts :
J'aime tes poudres et tes fards.

XXXIV

Un poisson blanc qui lutte et les courants de l'eau,
Du bord feuillu je les regarde ; et la lumière
Habille de reflets la riante rivière,
Nymphe nue aux cheveux appliqués sur sa peau.

Goûtez, goûtez aussi, mes yeux, la mélodie
De ces rayons croisés et de ces petits flots.
Le soleil fait danser de lumineux îlots
Et toute la rivière est un frais incendie.

Sous ces saules légers, ces miroirs, cet azur,
Je veux t'aimer encore, ô fuyante jeunesse,
Et boire entre les doigts de la main qui le presse
Le jus de ce beau fruit qui demain sera mûr.

XXXV

Troënes, lauriers et cyprès,
Ce cloître est formé de verdure.
Solitaire, il est fait exprès
Pour protéger notre aventure.
Tout le monde dit que tu es
Un miracle de la nature...
Ne marche pas sur la bordure,
Ces résédas sont beaux et frais.
Je le répète : tu me plais !
Un rayon rit dans ta coiffure,
Et, dans la mouvante toiture,
Les merles répondent aux geais.

XXXVI

Nous ne chercherons pas à troubler le silence
Qui s'élargit en nous après la volupté.
Les anges du bonheur chérissent l'indolence
Qui semble épanouir ton jeune corps dompté.

Nous ne chercherons pas à nommer la déesse
Vers qui nage l'odeur de tes membres heureux.
La fatigue des sens n'est pas de la paresse
Mais un recueillement reconnaissant, pieux.

Nous ne chercherons pas à distinguer la face
Que celle qui nous veille a cachée aux flambeaux ;
Les sillages du ciel ne laissent point de trace
Et l'on ne connaît pas la route des oiseaux.

Mais plaçons, mon enfant, tout au fond de nous-mêmes
Ce que cette heure ajoute au pur trésor secret ;
Gardons-le pour franchir les frontières suprêmes
Qui séparent de nous un univers muet.

Le butin de l'amour mûrit sous les décombres ;
Grâce à lui le tombeau n'est qu'un rêve qui dort.
Là-bas, froids et transis, dans la plaine des ombres,
Nous n'aurons que cela pour vivre dans la mort.

A CAMILLE SOULA

LÉONARDESQUES

(Pour le IVe centenaire : 1519-1919.)

LE PAYS INCONNU

Les bleus savants du crépuscule
Font du paysage un saphir ;
Regardons les cimes mourir
Et l'éclat du ciel qui recule.

De ces glaciers mystérieux
Une étrange vapeur s'empare.
Suis-moi ; dirigeons-nous vers eux,
Vers leur découpure bizarre.

Ce n'est pas un pays pour toi,
Pour toi, si vivante et dorée !
Je sais : le soleil est le roi
Par qui tu veux être adorée ;

Pour la lumière de midi
Ta stable splendeur semble faite,
Et ton corps chaleureux, hardi,
Craint l'ombre de cette retraite.

Viens cependant, ô ma beauté !
Parmi ces régions pensives,
Tu sauras oublier l'été,
Ses ferveurs et ses tentatives.

Dans la montagne du Vinci,
Dans ce vallon énigmatique,
Tu sentiras ton cœur saisi
Par une volupté magique.

Vois-tu ces sinueux chemins
Qui, sous les branches presque noires
Des yeuses et des sapins,
Conduisent vers des promontoires ?

Vois-tu ces rochers périlleux
Faits d'améthystes et d'agathes ?
Ils ont la couleur de tes yeux
Lorsque le songe les dilate.

Dans l'épaisseur de ce gazon
Mille fleurs fragiles et nettes
Comme des pierres à facettes
Brillent avec précision.

Des miroirs remplis de ténèbres,
Fleuves, bassins, étangs, ruisseaux,
Décrivent leurs détours funèbres
Aux pieds indécis des coteaux.

La couleur de cette eau muette
Semble venir d'un astre éteint.
Parfois l'éclair qu'un courant jette
Réveille un cœur qui se souvient.

Tout serait, dans cette nature,
Las, endormi, désenchanté
Sans le subtil et pur murmure
Qu'y fait une divinité.

Il est partout : dans ces montagnes,
Dans ces clairières, sur ces bords.
Écoute bien, ô ma compagne,
Tu ne l'entendras pas, d'abord.

Il laisse couler, comme une onde,
Les plaisirs de la fiction,
La subtilité vagabonde,
Les bienfaits de l'allusion.

Il dispense la nourriture
Dont on ne cesse d'avoir faim ;
Il te séduit et te capture ;
Goûte le miel de son essaim ;

Et discerne, au milieu du rêve,
Pendant que Léonard sourit,
Comme une flamme qui s'élève
La voix de l'âme et de l'esprit.

LÉDA

Sous un arbre sans nom qui ressemble au laurier,
Léda, que l'ombre enivre et que le plaisir tente,
Savoure indolemment la fabuleuse attente.
— Elle écoute dans l'air un grand vol singulier.

Le ciel a la couleur qu'il revêt dans le songe,
Et le corps de Léda, comme un lis dans la nuit,
Révélé par la lune invisible reluit.
— Elle écoute dans l'eau le col plumeux qui plonge.

Une sonorité mystérieuse naît
Du vent qui dans les bois sait imiter la lyre.
— Léda ne bouge pas, délivrant son délire,
Et, sous l'oiseau divin, heureuse, disparaît.

LE CONCERT

On jouait près de lui, dit-on, pour Monna Lise,
Des morceaux où la fraîche et tendre vocalise
D'une femme chantant s'unissait au concert
Des nombreux instruments dont l'orchestre se sert.
Il aimait l'éphémère et sonore édifice.
Pour son art la musique était une complice :
Avec elle, il entrait dans un monde sacré.
Mais il ne cherchait pas l'hymne désespéré,
L'hymne où le cœur humain se perd et se déchire.
Léonard méprisait les charmes du délire.
Il voulait seulement que les purs violons,
Les théorbes, les luths, les flûtes aux beaux sons
Donnassent à ses yeux, à ses mains, à son âme
Non le frémissement et l'éclair d'une flamme,
Mais la sérénité d'un long rayon jeté
Par un astre puissant au soir d'un jour d'été.
Il peignait, clairvoyant, grave, attentif et libre,
Ayant trouvé les lois du divin équilibre
Qui, d'un visage humain, d'un concert, d'un tableau,
Font un seul univers, volupté du cerveau.

VISAGE

Si mon front est sans ride, et sans ride ma bouche,
Si la tranquillité siège sur mes sourcils,
S'il semble que jamais la douleur ne me touche :
Ne cherchez pas mes yeux, que hantent les périls.

Je devrais, pour mentir, abaisser mes paupières
Et ne pas dévoiler à mes pauvres sujets
Mes regards éternels, plus fixes que les pierres,
Qui ne diront jamais la fin de leurs secrets.

Cependant la vertu de ces regards caresse.
Je fascine en charmant : mon visage est si doux !
Vous me pardonnez tous, même les plus jaloux ;
Et je souris : je suis la stérile Sagesse.

L'ANCOLIE DE LA VIERGE AUX ROCHERS

Cette ancolie ouverte entre l'onde et la roche
Cherche à trouver son double au souterrain miroir.
Fleur de l'ombre, elle sait que son parfum rapproche
De ce monde secret et noir
Tout ce qui, de l'azur, ne se laisse point voir.
Par elle, on sent dans cet asile
La tendresse du jour et sa fraîcheur fragile.

Le gazon ténébreux par elle se décore ;
Au fond d'un paysage aride et minéral
Elle fait souvenir du visage de Flore.
Elle est comme un discret signal.
Son reflet délicat, tracé par le cristal,
Ressemble à la ferveur muette
Qui, dans des yeux ouverts à l'amour, se répète

Fleur subtile, aux contours frêles de coquillage,
Léonard la préfère à la rose, à l'œillet.
Il aime sa couleur mystérieuse et sage,
La décence de son aspect ;
Et, dans la profondeur humide du bosquet,
Écartant doucement la feuille,
Je le vois qui se penche, ancolie, et te cueille...

LE CASQUE DU GUERRIER

Je regarde ton casque, ô guerrier âpre et sombre
Qui ne redoutes pas le danger et le nombre,
Toi qui portes, marqués aux traits de ton profil,
La volonté féconde et le dessein subtil.
Je regarde ton casque et l'aile qui le somme,
Qui de toi fait un dieu quand tu n'étais qu'un homme,
Cette aile qu'arracha la main d'Hercule errant
À l'oiseau du Stymphale, et dont l'ongle luisant
Crispé sur le métal décoré d'émaillures
Semble tenir déjà les victimes futures.
Je regarde ton casque et ses sculptures d'or
Qui figurent à droite Achille, à gauche Hector
Modelés en tableaux turbulents, dramatiques
Et qui, de ta valeur, sont les lois symboliques.
Je regarde ton casque au-devant duquel pend
L'anneau multiplié du fabuleux serpent
Dont, pour vaincre, Pallas dépouilla la Gorgone.
Un Olympe guerrier sur ce casque rayonne

Précis dans son détail et son foisonnement,
Aigu, touffu, sauvage, agressif, opulent,
Et qui, chargé de dieux, de monstres et de bêtes,
De ton front de héros fait jaillir mille têtes.

FIGURES ALLÉGORIQUES

I

HERMÈS

Toi qui suis sur le ciel un insidieux songe,
Bel Hermès aux cheveux de femme, adolescent,
Fils de l'automne et de la nuit, roi du mensonge,
Page silencieux, moqueur et décevant :

Pourquoi chercher ton nom dans l'histoire et le rêve ?
Ne ressembles-tu pas aux mortels malheureux ?
Je t'écoute parler : « Tout, ici-bas, s'achève :
Je meurs déjà, reflet du visage des dieux. »

II

FLORE

Comme la rose est sombre, ô Flore, que tu cueilles !
Comme ces bois sont ténébreux !
Cependant, tu le sais, le pouvoir de tes yeux
Fait de nos cœurs, pareils à la fleur qui s'effeuille,
Un décombre tumultueux.

Tes pieds nus sont si blancs, ton épaule est si douce !
Faudrait-il donc te résister ?
Donne-nous, pour mourir, l'aide de tes baisers.
— Mais toi, sur le gazon, la fougère et la mousse,
Tu fais pleuvoir les églantiers.

III

BACCHUS

C'est le sang de l'esprit, frais Bacchus, que ta coupe
Comme un cerveau divin, jalousement, contient.
Et nos désirs les plus actifs forment ta troupe.

Ton thyrse, couronné par la pomme de pin,
Sceptre fier du royaume où la pensée est reine
S'élève allégrement vers le ciel sans chemin.

L'homme meurt pour grossir le débit de ta veine,
Pour que ton œil voilé soit clairvoyant demain ;
Et, lorsque tu le veux, il ne sent pas sa chaîne.

IV

PARQUE

Cette déesse au torse grêle
Et que baigne à demi la nuit
De sa main pensive démêle
L'écheveau noir qui nous conduit.

Ses yeux sont gais, sa bouche est grave,
Sa chair a la couleur des morts ;
Est-ce une reine, est-ce une esclave ?
Ses poignets ont des chaînes d'or ;

Mais sur son front immense et pâle
Une lueur de paradis
Pareille à l'aurore s'exhale :
C'est toi, clarté, que je poursuis.

DEUX FEUILLES DE DESSIN

Un nain distrait une princesse ;
Un vieillard au menton velu
Tout en grimaçant s'intéresse
A voir une nymphe au sein nu.

En haut, dessinés avec fièvre,
D'étranges appareils guerriers
Qui s'affrontent comme des chèvres
Décorent deux grands boucliers.

Presqu'au milieu, sensible, nette,
Délicat divertissement,
Une petite violette
Ouvre son calice charmant.

Une étude pour la coiffure
De la Léda, près d'une main ;
Plus bas, les chiffres des mesures
Idéales du corps humain :

Tels sont, sur la première page
De ce précieux manuscrit
Respecté par l'homme et par l'âge,
Les jeux que Léonard choisit.

— Mais l'autre feuille, toute rose,
Porte, tracée en pâle argent,
La Mère de Jésus qui n'ose
Lever les yeux vers son Enfant.

IL AIMAIT...

Il aimait les cheveux annelés, la volute
Que la boucle dessine au bord d'un front serein ;
Il aimait les vallons d'un pays incertain
Et les grottes qu'à l'ombre un jour voilé dispute.

Il aimait la jeunesse où la forme débute,
L'ambigu passager de l'épaule et du sein ;
Il aimait l'heure où la poussière du lointain
Contre un astre tombant s'élève, joue et lutte.

Il aimait la fraîcheur qu'exhalent les tombeaux,
Le dessin d'un serpent fuyant dans les roseaux ;
Il aimait les détails découpés du feuillage,

Les traces que les pieds des dieux sur le rocher
Laissent, à l'aube, et que le jour vient effacer ;
Il aimait cette fleur, ces yeux, ce coquillage...

HÉLIADE

MCMXX

THÈME

Toi, conçue au Zénith, semence de Phébus,
Toi que vêt le printemps, crépitante Héliade,
Muse des seuils joyeux, fée, archange, naïade,
Touche ces blancs autels, de ta blancheur issus !

— Élevant sur son front sa couronne de flammes
Une baigneuse enfant rit sur le sable d'or.
Son éclat éblouit le transparent décor.
Les arcs-en-ciel d'été s'élancent de son âme.

Le vermeil et l'argent, les prismes des cristaux
Font danser leurs reflets et leur jeux devant elle.
Le lis et le lilas, le blé, la mirabelle
Sont pour elle, et le miel, et les raisins nouveaux.

Je vous nomme, chargés d'images de jeunesse :
Ablettes du courant, étoiles du buisson,
Et vous, pieds nus d'Hébé posés sur la saison,
Et vous, vivacité, fluidité, souplesse !

L'azur. Tous les rayons du soleil dans l'azur.
Les ailes des oiseaux et les ailes des anges :
Chérubins et pinsons, tourterelles, mésanges ;
Et vous, sources des bois au scintillement pur.

L'aurore naît. Le vent chante dans son berceau.
Mes thèmes sont le ciel, l'espace et la lumière,
Les fleurs que le soleil jette sur la rivière,
Et, sous ces fleurs de feu, les mouvements de l'eau.

PREMIÈRE VARIATION

Regarde, l'avenir apporte ses couronnes
Sur cette stèle d'or que le bonheur construit.
Le doute, maintenant, mon cœur, tu l'abandonnes :
Un brillant chérubin va jaillir de la nuit !

Viens. Ose t'approcher du nouveau-né céleste.
Il te parle d'amour en te tendant la main.
Son front, que l'aube assiège, est un flambeau qui reste
Malgré l'heure et le temps, toujours aussi serein.

La vérité qui veille à côté de cet ange
Songe : « mon cœur si pur est bien moins transparent... »
Et l'on voit, au-dessus, l'azur du ciel qui change :
Mais rien ne change au fond de ces beaux yeux d'enfant.

DEUXIÈME VARIATION

Cher Enfant du Soleil, lumineuse Héliade,
Flambeau d'argent que l'aube agite sur les prés,
Sur ce lit d'algues d'or vois-tu cette dorade
Qui fait briller pour toi ses manteaux diaprés ?

Mais la flamme des eaux s'éteint dans ta présence ;
Les miroirs qu'il te faut ne sont pas ici-bas :
Je te vois sur un ciel ivre de transparence,
Sur le sommet des monts, couronnement d'Atlas.

Là, dans les purs glaciers que le matin rend roses,
Tu trouveras les lois de ta divinité ;
Et nous, d'en bas, voyant tes éclatantes poses,
Nous vivrons du désir d'atteindre ta clarté.

Nous songerons à toi quand le jeu des étoiles
Faiblira en passant au-dessus de ton lit,
Car malgré toute l'ombre et malgré tous les voiles
Les lis du mois de juin illuminent la nuit.

Nous entendrons ta voix dans le pleur de la source,
Dans le soupir ardent et fier du rossignol ;
Nous te devinerons en voyant la Grande-Ourse
Détourner son chemin pour escorter ton vol.

Les mots dignes de toi expriment l'altitude,
L'espace, les pays du prisme et du rayon ;
Les frêles petits mots que l'on dit d'habitude
Ne savent pas montrer ta forme ni ton nom.

Et pourtant ta douceur, ta gaîté, ta jeunesse
Pour emblème n'ont pas l'aride minéral.
L'enfance épanouit ta bouche de déesse ;
Avril couvre de fleurs ton siège de cristal.

L'Héliade des monts, la compagne des astres,
Descend dans les jardins, apportant ses paniers,
Et pour ses palais blancs et leurs neigeux pilastres
Cueille la capucine et le fruit des sorbiers.

TROISIÈME VARIATION

Tu vivais l'an dernier, je ne le savais pas!
    Où donc vivais-tu, cher mirage?
Ce léger arc-en-ciel qui ceint le paysage
N'est plus qu'un pinceau mort quand il touche tes bras.

Tes yeux étaient ouverts, l'an dernier, sur le monde.
    Je ne le savais pas. Tes yeux!
Vois ce morceau de ciel, pur et victorieux,
Jeter son flot d'azur dans cette source blonde.

Ton rire a retenti l'an dernier. Tu riais,
    Et je n'entendais pas ce rire!
Mais dans la harpe d'or que ton front nu déchire,
L'été rit, et tu ris près de moi, désormais.

QUATRIÈME VARIATION

Toi seule, mon Enfant, ne fais pas fuir l'aurore
Quand elle est nue et court par plaisir dans les prés.
Elle te voit, t'appelle, et voudrait vivre encore
Pour toi, miroir vivant de ses membres ailés.

Mais le matin la chasse et te garde. Tu danses.
Il jette ses rayons ; ils touchent tes beaux pieds,
Qui, colorés par eux, brillent, quand tu avances,
Comme deux oiseaux d'or, par leurs vols alliés.

Puis le matin aussi s'en va, comme l'aurore.
Midi croule sur toi ; tu dédaignes son poids.
Et lorsque la nuit naît, ô flambeau de phosphore,
Tu te moques de l'ombre et tu fleuris les bois !

CINQUIÈME VARIATION

Voyez le soleil quand il danse,
Quand il crépite sur les eaux !
Il vous ressemble, chère Enfance,
Vive compagne des oiseaux !

C'est votre innombrable naissance
Qui rit sur le corps des ruisseaux.
Vous circulez avec aisance
Dans le délire des réseaux.

Quel or la crible ! L'eau remue.
Toute l'éclatante étendue
Est un fol rucher de rayons.

Mouches, pollens, fraîches enclumes.
L'air est léger comme les plumes,
Ariel, de tes ailerons !

SIXIÈME VARIATION

Le sable du chemin est presque rose ; là,
Ton ombre, bleue ailleurs, est presque un peu lilas
Et quelquefois se perd dans la couleur du sable.
Les rayons du soleil, ruisseaux insaisissables,
Font de toi, dans leur flot, une baigneuse d'or.
Tous les colliers du jour scintillent sur ton corps :
Celui de l'aube, fait de diamants, de perles,
Feint le bord de la mer où la vague déferle ;
Tu es plus claire encor quand les colliers du soir
Laissent tomber sur toi leurs dormants cristaux noirs ;
Ton collier de midi est composé d'abeilles,
Et le secret du jour qu'il dit à ton oreille
T'oblige à rire haut entre ton ombre et moi.
— Marchons. Ta sœur la nymphe, assise dans le bois,
Songe que tu viendras et le raconte aux sources.
Ne nous arrêtons plus. La fin de notre course
Est au pied des sapins, au seuil de ce vallon.
Ah ! comme tu fais bien sous ces frais liserons,
Le long de ce chemin, avançant, chère fée,
Sur le vert vénéneux des vignes sulfatées !

SEPTIÈME VARIATION

La nuit, comme un lièvre, se sauve,
Devant Iris aux mains vermeilles.
Tu palpites, belle aube mauve,
Comme une enfant qui se réveille !

Une rosée alerte et fine
Agrémente la graminée.
Le front moelleux de la colline
Heurte en rêvant la matinée.

La lumière imite la neige
Tant sa couleur est pâle encore.
Une déesse du Corrège
Dans les vapeurs d'eau semble éclore.

Le poids de l'ombre accablait l'herbe ;
Mais à présent elle déplie
Ses brins serrés comme une gerbe
Qu'un lien invisible lie.

Le silence, déjà, halète.
Qui va rompre ce fil de soie ?
Ah ! c'est elle, folle de joie,
Brusque coup de feu, l'alouette !

HUITIÈME VARIATION

Cherchais-tu cette flamme, espérais-tu ce ciel ?
— Les ombres de ses mains sont comme des lumières ;
L'azur en souriant courtise ses paupières.

Rêvais-tu d'un matin constant, perpétuel ?
— L'air porte ses cheveux comme un essaim d'abeilles ;
Le berceau de Vénus ressemble à ses oreilles.

Disais-tu : « la rosée est là pour tout le jour » ?
— Sa voix prend les oiseaux pour peupler son sillage ;
Le sang, le lait et l'or font vivre son visage.

Pensais-tu que la paix pût naître de l'amour ?
— Les semences d'avril dorment sur son épaule ;
Elle est comme un rosier dans les prismes du pôle.

Croyais-tu mériter l'alliance des Dieux ?
— Hébé chante avec elle entre Diane et Flore ;
D'Apollon bienfaisant c'est le feu qui la dore.

Viens. Ose t'installer dans ces pays heureux
Où, conduit et guidé par la reine des fées,
Tu cueilles en riant les mois et les années !

NEUVIÈME VARIATION

L'eau lie au bec de la fontaine
Le vase bleu placé dessous.
Je vous regarde, enfant ; et vous,
Vous regardez la porcelaine.
— Dans les légers petits remous
Que fait l'eau dans la coupe pleine
Des prismes rageurs, par centaines,
Crépitent comme un or dissous.
L'eau déborde et touche la pierre,
Puis le sable, puis vos souliers.
Vous allez vous mouiller les pieds.
Mais je sais trop qu'il faut me taire
Et ne pas troubler l'entretien
Qu'à l'heure où le jour prend sa course,
Chère nymphe, chaque matin,
Vous avez avec votre source.

DIXIÈME VARIATION

L'arche d'argent du ciel va s'élever pour vous,
    Et, sous ses franges scintillantes,
Vous allez avancer, entraînant vos servantes :
Aurore, Hébé dansante et Psyché sans époux.

L'une tient le berceau du jour dans ses mains pâles ;
    L'autre sa légère urne d'or ;
Et sa lampe, Psyché, non allumée encor.
Vous attendez, devant les portes matinales.

Un oiseau près de vous épuise son sommeil.
    L'herbe rêve sous sa rosée.
Plus bas que l'horizon, dans la vapeur dorée,
Les quatre grands chevaux délivrent le Soleil.

ONZIÈME VARIATION

J'ai pris votre main comme une arme
O ma déesse de vingt ans !
Soyez pour moi David enfant
Qui consolait Saül en larmes.

L'épreuve est facile avec vous,
O ma radieuse cuirasse !
Vous circulez dans les menaces
Comme un dauphin dans les remous.

Persée avait mis sa gorgone
Devant la vie ; et il riait !...
Votre chevelure apparaît :
C'est vous ! je ne crains plus personne !

DOUZIÈME VARIATION

La reine du printemps vient visiter l'automne!
Quand la feuille pourrit, quand la bûche chantonne,
Quand les vapeurs du ciel s'étalent sur les eaux,
Quand l'horizon dormant engloutit les oiseaux,
Que venez-vous chercher, jeunesse, sur ces tombes?
Le bord des toits n'est plus ce fronton de colombes
Qui luit dans le soleil et bouge et chante et rit.
L'herbe est pliée et jaune, et, sur le dernier fruit,
Tombé depuis longtemps de l'arbre dans cette herbe,
Le temps fait son travail offensant et acerbe:
La pomme d'or est un cadavre noir et mou.
— Vous êtes née au mois du merle et du coucou,
Au mois où l'on attend la première hirondelle
Et le premier rayon sur la première ombrelle,
Quand la feuille est encor comme un morceau d'azur
Et que l'on voit à peine une ombre sur le mur.
Folle sœur des berceaux, diaphane déesse,
Laissez ces vieux mourir dans leur vieille tristesse;
Ce sont des rois ridés qui hantent ces jardins.
Les couteaux de la pluie éventrent les chemins

Au bord desquels, en mai, la rose s'est penchée
Pour effleurer le front d'une enfant amusée.
Les cailloux blancs faisaient des miroirs aux rayons.
La nuit était légère, et cent Endymions
Habitaient cette nuit pour offrir, sous les branches,
À la lune tentée un jeu de formes blanches.
Les beaux Endymions dorment sous le terreau ;
La froide lune est dans le ciel comme un vaisseau
Qu'enchaîne dans sa glace un peuple de banquises ;
Le merle a dans son bec un noyau de cerise,
Mais il est mort, et gît sur le dos, dans un coin...
— Rentrez chez vous, et couvrez-vous avec grand soin :
Lorsque l'hiver tout nu siffle sur les parterres
Les roses comme vous vont vivre dans les serres.

TREIZIÈME VARIATION

Le temps de la frivolité
Ressemble aux fêtes aux lanternes
Qui font briller dans les nuits ternes
Des trésors sans réalité :

Je vous aimais, galas nocturnes,
A l'âge où tout amour vit peu
Et trouve que le plus beau jeu
Est d'emplir de cendres des urnes.

J'aimais vos langueurs, violons !
Des échos de la sérénade
Je goûtais l'enchantement fade...
Mais le temps fait que nous changeons ;

Aujourd'hui, les feux de Bengale,
Les artifices, les fusées,
Sont les dons des mauvaises fées :
Je t'aime, noire nuit étale,

Où, parfois, au front d'un ciel froid,
Fleurit, fidèle et fatidique,
Figure d'un amour unique,
Une fine lune qui croît.

QUATORZIÈME VARIATION

Quelques muguets d'hiver, transparents et débiles,
Répètent leur pâleur dans l'eau d'un miroir bas.
Ils vont mourir demain, exilés du printemps,
N'ayant vu le soleil que dans tes yeux agiles.
Penche sur eux l'azur qui nourrit leur encens,
Penche sur eux cet or qui vexe les frimas.

Janvier dérobe à mai quelques plantes malades,
Le spectre d'un parfum tremblant dans sa prison,
Des artifices vains et de fausses couleurs.
Ces mensonges sont vrais lorsque tu les regardes,
Lorsque, versant de toi la feinte du rayon,
Tu partages ta flamme avec les faibles fleurs.

QUINZIÈME VARIATION

De longs fils blancs s'en vont mollement sur l'azur ;
Et des nuages ronds, gonflés comme des perles,
Au bas de l'horizon assiègent le ciel pur.

Le bleu de l'ombre est mat comme le raisin mûr.
Les pigeons sont si blancs qu'on ne voit plus les merles.
Le lézard brille et fuit sur le crépi du mur.

Une rivière chante et raconte qu'elle a
Surpris les secrets d'or d'une baigneuse blonde.
La source des parfums jaillit du seringa.

Regarde. Hébé s'élève, ô jeunesse! Et déjà,
Sur le seuil virginal où mai se montre au monde,
Le reflet du feu rit sur les pieds de Vesta.

SEIZIÈME VARIATION

O mon bouquet de fleurs, tout scintillant d'aurore,
Le jour t'a fait jaillir du berceau du soleil,
Et ce jour enchanté te caresse et te dore,
Amoureux d'un travail doux comme le sommeil !

Ce jour, autour de toi, t'apporte tous les gages
Que jettent à ses pieds les heures du matin,
Et tu ris, acceptant volontiers des hommages
Qui nourrissent ta chair et colorent ton teint.

Un faisceau de rayons hérisse ta couronne,
Plus légère que l'air et plus brillante aussi.
L'éblouissant halo de feu qui t'environne
Donne aux fleurs qui te font la substance du fruit.

Tu règnes sur l'azur. Le peuplé Zodiaque
Cherche dans tes parfums les souvenirs du sol ;
Dans tes cheveux défaits, l'astre paraît opaque ;
Et contre toi Cypris ouvre son parasol.

Pareille aux paradis que peignaient les vieux peintres,
Comme de ronds bijoux sur les sommets du ciel,
Pleins d'anges et de lis qui débordent les cintres,
Tu te tiens au-dessus de mon tremblant autel.

*
* *

Je ne poserai pas, sur les pierres sacrées,
L'encens qui fume, ou les rameaux de raisin noir,
Ni la chair des brebis en ton nom massacrées :
C'est par d'autres présents que je veux t'émouvoir.

Voici dans le cristal le vin doré des Iles ;
Ce flacon sans défaut contient l'âme du feu.
Voici le lait, voici les colombes tranquilles ;
Voici le lilas blanc, le myosotis bleu.

Voici le miel, gonflé du travail de la ruche,
Portant tous les jardins et toutes les forêts ;
Et voici l'abricot doux comme la peluche,
Et les œufs des pinsons sur un lit de duvets.

— Mais ta meilleure image, ô ma flamme éternelle,
Je te l'apporterai dans le cœur de l'été,
Lorsqu'on moissonnera la docile Cybèle
Et que je pourrai faire une gerbe de blé !

A THAMAR KARSAVINA

MCMIV

I

Nous sommes imprudent. Par l'encre et la couleur
Nous voulons célébrer ici, de page en page,
L'être qui peut le moins revivre par l'image
Et qui nargue le vers le plus ensorceleur.

Vous qui vous souvenez avec l'œil et le cœur
De cet Oiseau de Feu *frémissant et sauvage,*
De cette tendre Écho *pleurant sur le rivage*
Où Narcisse amoureux est son propre vainqueur,

Vous qui voyez encore Armide *et* Colombine,
La Sylphide *alanguie, et* Thamar, *qui combine*
Dans son palais sanglant, l'amour et le forfait,

Nous vous prions, pour nous donner de l'assurance
Pendant que nous traçons ce multiple portrait,
D'avoir peu de mémoire et beaucoup d'indulgence.

II

Dans *Cléopâtre.*

Dans le flot d'or de tes écharpes
Esclave et déesse, tu cours ;
Les doigts qui caressent les harpes
Lorsque tu danses semblent lourds.

Sur les dalles où meurt la rose
Ton talon blanc, qui paraît peint,
Ne redoute pas qu'on oppose
Le teint de la fleur à son teint.

Ta jambe agile, on la devine
Dans les plis mouvants du tissu
Qui cache comme une eau marine
Un souple poisson inconnu.

La gravité de ton visage
Plus qu'un sourire est attirant
Et fait battre, sur ton passage,
Le cœur paresseux du tyran.

Mais tu ris du cœur qui s'élance
Pour te rejoindre dans les airs,
Car seuls t'atteignent, quand tu danses,
Les grands souffles purs du désert !

III

Dans *Le Pavillon d'Armide.*

Armide attend Renaud dans un beau pavillon
Dont les toits sont ornés, aux angles, de clochettes ;
Près d'elle des seigneurs cachent dans leurs manchettes
Des doigts si blancs qu'ils semblent lys au papillon.

Un danseur vêtu d'or et coiffé de rayons,
Traînant un long manteau ruisselant de paillettes,
Vient danser devant elle avec douze fillettes
Qui, comme vis-à-vis, ont douze négrillons.

Entre les ifs taillés les jets d'eaux retentissent.
On entend, sans les voir, des bergers qui ratissent
Pour les pas de Renaud le sable du jardin ;

Et le soleil d'été, trouant la persienne,
Allume quelques feux d'un éclat anodin
Aux perles en colliers de la magicienne.

IV

Dans *Le Spectre de la Rose.*

Sur le fauteuil, après le bal,
Tu rêves, et la rose
Dont le parfum est virginal
Au souvenir t'expose.

Voici la valse et le danseur,
Les lustres, les toilettes ;
Voici les battements du cœur
Et l'espoir des conquêtes.

Voici le mot « Amour », surpris
Aux yeux plus qu'à la bouche ;
Et tout ce qu'on n'a pas compris
Mais qui pourtant vous touche.

Voici celui qui tient ta main,
Qui dirige la danse,
Et près duquel on veut en vain
Cacher ce que l'on pense.

Voici le balcon noir, la nuit,
  Et le jet d'eau sur l'herbe ;
Le jeune homme qui te conduit
  Te dit : « Il est superbe ! »

Toi, tu réponds : « Ah ! que c'est vrai ! »
  Et ces deux pauvres phrases
Sur vos cœurs ont le même effet
  Que celles des extases.

Vous n'avez pas besoin de plus :
  Vous avez un royaume,
Le diadème des élus,
  Les perles et les baumes.

Et la chambre bleue où tu dors
  Accueille avec la lune
Le fantôme de tes trésors :
  Tu reçois ta fortune !

Elle prend, pour te plaire mieux,
  Les traits d'un cher visage.
Le voici ! tendre, audacieux,
  Près de toi, tendre et sage.

Il joue ! il danse ! il te séduit,
  Et vous quittez la terre.
Parfois c'est lui qui te poursuit
  Souriante chimère !

Tu danses plus légèrement
  Encor que dans la vie ;
Et tu deviens pour un moment
  Ta propre allégorie.

...Mais le Spectre, hélas ! disparaît
  Quand vient l'aube morose,
Et toi, tu baises ton secret
  Sur le cœur de ta rose...

V

Dans *Jeux.*

Revois-tu ses cheveux sombres et courts,
Ses poignets nus, sa souple taille prise
Dans un maillot de tricot blanc ? Surprise
Elle faisait de stériles détours.

Les flots d'une lumière froide et dure
Tombaient ici et là sur le gazon.
Comme dans le préau d'une prison
Elle courait au pied de la verdure.

Elle avait l'air d'un oiseau triste et las
Loin du soleil brillant, loin du ciel libre,
Qui rêve aux prestes jeux de l'équilibre
Sur la branche fragile d'un lilas ;

Qui rêve aux parfums croisés dans l'espace ;
Qui rêve aux reflets de l'azur sur l'eau,
Mais qui garde encore, au fond du préau,
Dans ses mornes jeux, sa flamme et sa grâce.

Elle courait silencieusement
Sans pouvoir voler, tenue à la terre,
Parmi les dessins précis du parterre,
Feignant le plaisir malgré le tourment.

Ainsi, loin des ondines et des fées,
Le cygne captif, sur l'étroit bassin,
Montrant son espoir, soulève sans fin,
D'un effort vaincu, ses ailes coupées !

VI

Dans *Narcisse.*

Écho, plaintive Écho, tu te penches sur l'onde
Qui cache pour toujours, incertaine et profonde,
Le merveilleux Narcisse auquel tu ne plus pas.
Lamentant sur ces bords son étrange trépas
Tu défais tristement ta lourde chevelure
Parmi laquelle on voit briller ta gorge pure
Qui ne sentit jamais le poids du front aimé.
Tu le revois, hélas ! par lui seul animé,
Cherchant sur le miroir à baiser son image
Et s'offrant à lui-même un vaniteux hommage.
En vain tu lui tendais tes bras tièdes et doux ;
En vain tu t'approchais : il t'écartait, jaloux
De voir, près de la sienne, au sein de l'eau, ta face.
Toi, tu priais le Dieu des vents, pour qu'il efface
En ridant le ruisseau le reflet trop chéri.
Mais quand les vents soufflaient, ton Narcisse, saisi
Par la douleur et par la crainte, avec des larmes
Appelait son image et repoussait tes charmes.

Alors, tu t'éloignais, Écho, vers ces grands bois
Où le lointain prenait la moitié de ta voix
Qui touche maintenant, triste sans être lasse,
Sur ces bords oubliés, le voyageur qui passe.

VII

Dans *L'Oiseau de Feu.*

Voyez ses frémissantes ailes
Où le rubis et le saphir
Entrecroisent pour éblouir
Leurs fugitives étincelles !
L'arbre magique est presque éteint
Lorsque l'Oiseau de Feu l'atteint.
Il est si vif et si rapide
Que le regard ne le suit plus
Quand, comme un éclair, il lapide
L'ombre de ses vols résolus !

Il court dans la ronde clairière,
Baigné dans les enchantements
Et les pâles ruissellements
De la lune qui le révère.
Sa solitude le ravit.
Il plonge et plane sans répit.

Et dans les bois, qu'il ensorcèle
Par ses capricieux détours,
L'Oiseau de Feu rapproche et mêle
L'argent des nuits et l'or des jours !

VIII

Dans *Thamar.*

Avant d'aller danser, assise dans la loge,
L'Étoile, gravement, se farde, et le miroir
Réfléchit un visage où l'on peut encor voir
Des traits doux, et des yeux où la grâce interroge.

Mais on donne *Thamar* ; et il faut avoir l'air
Cruel, sombre et fatal, avec un teint de fièvre.
Aussi le crayon rouge empourpre-t-il la lèvre
Tandis qu'un autre fard plombe et durcit la chair.

Un bleu couleur de nuit enfonce dans l'orbite
Le regard qui devient mauvais et ténébreux.
Le kohl charge les cils, et, d'un trait noir, les deux
Sourcils sont rapprochés, pour un jeu hypocrite.

On cherche avec effroi, sous ce masque trompeur,
Celle qui, dans *le Spectre,* a la mine si tendre ;
Mais, pour la reconnaître, il suffit de l'entendre
Qui rit gaîment de voir que ses yeux ont fait peur.

IX

Dans *Carnaval*.

Par l'hiatus des rideaux verts
Veux-tu paraître, Colombine?
Ta robe, comme une aubépine,
Va fleurir ces décors déserts.

Nos cœurs ont bien assez souffert!
Je ne sais à qui tu destines
Ces belles lèvres libertines
Et ce tendre regard expert;

Mais ce soir, que ton art suffise;
Seule, la danse t'est permise;
Ne nous séduis que par tes pas;

N'allume point sous ta paupière
Cet œil, qui conduit au trépas
La salle qui te considère.

X

Dans *Shéhérazade*.

Le nègre est mort. Son sang qui coule sur la dalle
A l'éclat d'une fleur.
Tous ils ont fui. Et l'on respire dans la salle
Un lourd parfum d'horreur.

La sultane coupable, au pied de la colonne,
Dirige vers son cœur
La pointe du poignard d'une main qui frissonne
Sans pourtant avoir peur.

C'est qu'avant de mourir elle revoit ensemble
L'amour de son seigneur
Et l'amour bestial du nègre qui ressemble
A un affreux bonheur.

Elle aimait le sultan beaucoup plus que l'esclave ;
Et, moins que la ferveur,
Le plaisir sensuel qui corrompt et déprave
Sous un air séducteur.

Mais au moment précis où le poignard la touche,
Au moment qu'elle meurt,
Elle regrette autant, quand se crispe sa bouche,
La honte que l'honneur.

XI

Dans *Les Sylphides*.

Fille de la vapeur, ravissante Sylphide,
Tu hantes les forêts et leurs dormantes eaux.
Le saule est ton ami. Sous son branchage humide
Tu rêves tout le jour sur un lit de roseaux.

Le baiser de la Nuit te réveille, et tu danses !
Les muguets, les lilas et les myosotis
Te jettent leurs parfums et te font des avances ;
Mais ton cœur est fermé comme un bouton de lis.

Dans les platanes noirs la colombe sauvage
Gonfle son tendre col et roucoule pour toi
Qui laisses follement couler sur ton visage
L'argent que l'astre au ciel dispense comme un roi.

Le troubadour plaintif, amant de ces parages,
D'une main tient sa toque et de l'autre son luth
Et jure, avec l'ardeur qu'on avait dans ces âges,
Qu'il vendra, pour t'avoir, son âme à Belzébuth.

Mais sais-tu seulement qu'un troubadour existe ?
Tes pas silencieux caressent les marais ;
Et ce n'est point l'amour qui rend ton front si triste :
Tu voudrais que la nuit ne s'achevât jamais !

XII

Dans *Salomé*.

Les six nègres avaient des gants blancs et des guêtres.
Ils portaient des chapeaux à houppes de duvet.
Autour d'Elle ils faisaient des bonds hauts de deux mètres,
Pareils à des poulains excités par le fouet.
Outre cela, tout nus. Aussi beaux que bizarres.
Elle apparut d'abord très loin, dans un ciel bleu
Sur lequel étaient peints de grands signes barbares
Qui brillaient vaguement sous les reflets du feu.
Un immense manteau tombait de son épaule,
Portant sur un fond pâle un décor d'astres noirs :
Et c'était le moment difficile du rôle
Que d'avancer, sous ce manteau sans décevoir,
Car l'étoffe noyait les formes dans sa masse.
— Mais parvenue enfin au bas des escaliers
Sur lesquels le manteau prenait toute la place,
Les nègres de ses pieds ôtèrent les souliers,

Et, délivrée aussi du manteau, souple et blanche,
N'ayant qu'un corselet léger à fleurons d'or
Grâce auquel on suivait le dessin de la hanche,
Pour danser librement Salomé prit l'essor !...

Mais on voyait toujours, sans qu'elle fît de pauses,
Entre ses bras levés aux gestes divergents,
Briller comme un oiseau sa tiare de roses
Que poursuivaient les bonds des six nègres ardents.

XIII

Dans Daphnis et Chloé.

Elle est couleur de neige, elle est couleur de lis.
Elle a, comme Mercure, à chaque pied, une aile,
Et part, quand elle veut, pour rejoindre Cypris.
Elle est couleur de neige.

Comme le givre en fleur son visage étincèle.
Les prés les moins heureux verdissent sous ses pas.
La profondeur de l'eau est bien moins pure qu'elle.
Elle est couleur de lis.

La vois-tu? Ses bras frais sont chargés de lilas,
Et la mésange chante au-dessus de sa tête.
Jamais ses jeunes yeux ne sont tristes ou las.
Elle est couleur de neige.

Elle aime. Elle est aimée. Ah ! l'aube est une fête,
Et tout ce qui est beau n'est beau que par Daphnis !
Ses yeux éblouissants proclament leur conquête.
Elle est couleur de lis.

XIV

Dans *Pétrouchka*

Pétrouchka, dans sa chambre noire,
Tient son cœur dans ses gants de fil
Et veut chasser de sa mémoire
Un beau visage puéril.

Le nègre, dans sa chambre rouge,
Adore la noix de coco ;
Il a très peur quand elle bouge
Et par ses cris émeut l'écho.

La Danseuse, entre ces deux chambres,
Court sans savoir où se poser,
Et, faisant des pointes, se cambre,
Pour mieux atteindre le baiser.

Elle souffle dans sa trompette
Avec un air très conquérant
Sans admirer la pirouette
De Pétrouchka, son soupirant.

Le brutal et vigoureux nègre
Lui plaît décidément bien plus
Que Pétrouchka, beaucoup trop maigre
Pour se permettre des abus.

Aussi, dans l'ombre des coulisses,
La Danseuse, sur les genoux
Du nègre, goûte des délices
Dont l'autre pantin est jaloux.

Et, blessé par le cimeterre
Du nègre lâche et criminel
Pétrouchka vient rouler par terre,
Pour mourir, un soir de Noël.

Mais la Danseuse, frêle et blanche,
Poupée au cœur qui se repent,
Sur l'appareil qui tient sa hanche
A retrouvé sa place, et pend.

Car désormais, loin de la fête
Et du nègre qui lui plaisait,
Elle pleurera sa trompette
Et l'aigre bruit qu'elle faisait.

XV

Il faut qu'elle soit triste en même temps qu'heureuse
Et que ses yeux, allant plus vite que ses pas,
Semblent te voir toujours, terre mystérieuse,
Qu'elle sait bien, hélas ! qu'elle n'atteindra pas !

Il faut qu'elle conserve, au milieu de ses danses,
La pure gravité d'une jeune Éloa
Qui d'un vol sérieux traverse les distances
Parmi les astres d'or qu'un archange alluma.

Il faut que son sourire un peu tremblant ressemble
A ces rêves cachés qui n'osent plus fleurir
Dans un cœur fatigué de savourer ensemble
Le suave projet et l'amer souvenir.

Il faut que son pas vif et léger contredise
Le regard inquiet qu'elle jette sur nous,
Et que le chaste jeu de ses pieds nous conduise
Sans que nous le sachions, au divin rendez-vous :

Là nous attend, couvert de roses et de palmes,
Le Spectre des amours que nous n'avons pas eus,
Tendant enfin vers nous ses mains fortes et calmes
Sur le seuil retrouvé des paradis perdus !

LES FLAMMES MORTES

MCMXVIII

I

Je ne te reprends pas ces fiévreuses années :
Tout ce temps t'appartient ; c'est un pauvre trésor.
Garde-les cependant, ces décevants trophées,
Ces plaintives chansons, ces roses déchirées,
Et cette morne cendre, hélas, qui fume encor.

Nous ne pourrons jamais nous rencontrer sur terre
Sans avoir dans les yeux le spectre du regard
D'où notre double amour, plus pur que la prière,
Se dressa comme un roi qui reconnaît son frère
Et qui donne au destin ce qu'il doit au hasard.

Ah ! lorsque je te dis : « je prends une autre route »
Je sais bien que c'est vrai. Je m'éloigne de toi.
Mais je sais bien aussi tout ce que je redoute
Et que, dans l'avenir, dès maintenant, j'écoute
La résurrection fatale de ta voix.

Avant que le silence éternel nous emporte,
Nous et nos purs serments, nous et nos feints adieux,
La flamme épanouira sa fleur active et forte
Car seule tu vivras dans ma mémoire morte
Comme Psyché qui rit sur le tombeau des dieux.

II

Lorsqu'un pareil amour son pouvoir abandonne
L'âme est un palais sombre, impassible et désert
Où l'on foule en pleurant des débris de couronne,
Heurtant un songe mort de poudre recouvert.

L'espoir ne donne plus sa tenace lumière ;
Tout le ciel est éteint, et le vent, et le bruit ;
Et, pareil au blessé qui geint sur sa civière,
Tu n'as plus que ton mal pour vivre dans la nuit.

Puis un jour, tout au fond de vagues perspectives,
Un fantôme d'azur, comme un duvet d'oiseau
Palpite, meurt, renaît, sans que rien le motive
Que ton cœur trop crédule où bat un sang nouveau.

III

Quand une voix imaginaire
Enchantait ton rêve autrefois
Tu croyais voir une lumière
Dans le plus ténébreux sous-bois.

Tu cherchais l'ombre du nuage
Sur la rose, et l'ombre des fleurs
Sur l'insaisissable visage
Qui symbolisait ton bonheur.

Aujourd'hui, le visage est pâle,
Il sera bientôt effacé ;
Et de la voix le dernier râle
Est depuis longtemps expiré.

IV

Tu le vois, maintenant, tu le sais, tu l'acceptes :
Ce bel amour n'était qu'un pauvre amour mortel.
Tu ris en écoutant les orgueilleux préceptes
Qu'enseignait à ton cœur un devoir irréel.

Tu vivais enchaîné, prisonnier de ton rêve ;
Les mouvements du spectre et la voix du passé
Étaient pour toi ce qu'est à la tige sa sève ;
Tu vivais de mensonge et non de vérité.

Mais à présent, avec ta triste certitude,
Marchant vers l'avenir dont tu ne connais rien,
Pour ce passé défunt sois sans ingratitude
Et dans la guérison trouve un suprême bien.

V

C'est donc là que coulait ce fleuve dense et riche !
Regarde ces rocs nus sur ces bords desséchés :
Pourrait-on supposer que cette terre en friche
Fut le sol d'où ces feux puissants se sont levés ?

Marche dans ce désert. La poussière est muette.
Quelques blocs ont encor la forme des tombeaux.
Là, plus vif, plus brillant que la légère ablette,
Ton jeune amour dansait en tenant ses flambeaux !

Le paysage est mort avec toutes ses âmes.
Fouille la terre morte ; invoque l'écho mort...
Et même ce sanglot qu'on jette après le drame,
Ce sanglot, dans ton cœur qui vit toujours, est mort.

VI

Et toi, pauvre enfant nu, mal couvert de guenilles;
Toi qui portes au col, aux poignets, aux chevilles,
La trace fraîche encor des anneaux trop pesants,
Tu fais peur, en venant, à ces autres enfants
Qui vivent dans les fleurs, l'azur et la lumière.
Ils devraient t'accueillir et te nommer leur frère,
Mais ils ne savent plus que tu partis comme eux
Ayant les mêmes fleurs dans d'aussi beaux cheveux
Et cet azur dans le regard, et cette bouche...
Ils n'ont pas reconnu dans ton geste farouche
Le geste insouciant que tu fis de la main
En t'en allant, jadis, par ce même chemin,
Comme un jeune héros que la victoire appelle
Avec la molle et douce voix des tourterelles.
— A leur tour, comme toi, bientôt ils vont partir.
Ne leur dis rien. On ne peut pas les retenir,
Et leur présomption est une maladie
Que le meilleur conseil excite et fortifie.
Certains de leur pouvoir aveugle et ingénu
Ils ne redoutent pas le dieu qui t'a vaincu.

Il faut que le chemin que tu fis, ils le fassent.
D'un enfant comme toi les pas vite s'effacent
Sur les sables mortels où tu marchais jadis.
Ne ne leur dis rien. Ils s'en vont vers le paradis ;
Toi, tu reviens d'ailleurs. Vous n'êtes plus des frères.
Mais attends-les, soignant tes blessures amères,
Essayant de guérir. Quelques-uns reviendront
Portant, comme toi-même aujourd'hui, sur le front,
Plus lourde que la nuit, cette couronne d'ombre.
Ils reviendront, mais ils seront en petit nombre
Puisque, peuplant le sol de leurs cadavres nus,
Ceux qui t'accompagnaient ne sont pas revenus.

VII

Comme un explorateur calme et sûr de lui-même
Qui fouille savamment un antique caveau,
Cherche dans ce passé froid, immobile et blême
A retrouver un peu les couleurs du tableau.

Ce gris vague, est-ce donc le rose de sa bouche,
Et, ce brun obscurci, le sang d'un cœur vidé ;
Et ce cadavre noir que ta main frôle et touche,
Est-ce donc ce beau corps que tu as tant aimé?

Le temps est un enfant qui dégonfle des outres ;
Et ces bonheurs passés, qui ressemblaient aux lis,
Désormais accrochés aux clous rouillés des poutres
Ont l'informe sommeil de la chauve-souris.

VIII

Jadis tu dépouillais le jardin de guirlandes,
Tu plaçais des bouquets à la tête du lit
Et tu appréciais, de tes deux mains gourmandes,
La forme de la gorge et la forme du fruit.

Le plaisir crépitait pour toi comme une écume,
Et, dans ce vif plaisir, tu trouvais quelquefois
Aux vins que tu buvais une aimable amertume
Qui s'évaporait vite et sans laisser de poids.

Aujourd'hui du beau sein te tente moins la rose,
Tu mords négligemment la douce et mûre chair
Des fruits que le hasard des rencontres propose.
Tes plaisirs les plus longs durent moins que l'éclair

Voici que tu parviens dans un autre royaume
Où les plus éprouvés sont toujours les plus seuls,
Et, sur ton passé mort que ta mémoire embaume,
Tu poses sans trembler le masque du linceul.

IX

Cette grande douceur et cette grande fièvre
L'une et l'autre à présent sont mortes dans nos cœurs.
Je ne vois plus le dieu qui fleurissait ta lèvre
Et tes regards s'en vont comme des voyageurs.

Demain je n'aurai plus que ton parfum, ton ombre.
Puis les jours passeront, et même ce parfum
Périra brusquement comme un ange qui sombre.
Nous ne garderons plus un souvenir commun.

Les témoins du passé sont pétris de poussière.
Regarde : un vent léger les détruit sans effort.
Hélas, plus que le vent notre cendre est légère,
Et l'aile de l'amour est l'aile de la mort.

X

Une chanson triste et tranquille
Naît de la nuit et du passé.
Parfois ce n'est pas difficile
De croire qu'on est consolé.

As-tu donc été si méchante ?
Ai-je donc été si léger ?
Une chanson douce et dolente
Comme un esprit vient voltiger.

Retiens ton haleine et ta peine ;
Je crois à notre guérison.
Écoutons, dans la nuit sereine,
La triste et tranquille chanson.

XI

C'est dans le sombre amour physique, dans l'étreinte,
Que j'entends tout à coup tes beaux soupirs passer.
Un écho réveillé me répète ta plainte
Quand mon plaisir sous moi brûle comme un bûcher.

Je t'aime en trahissant celle qui t'a fait naître
Et dont je n'entends plus la rauque volupté.
Je te vois accourir ; je te vois disparaître
Doux éclair de chaleur que jette un ciel d'été.

...Mais ta mortelle voix est morte, et si j'écoute
En dehors de mon rêve un moment tes grands cris
Je ne peux plus garder même l'ombre du doute :
Tu t'enfuis de mes bras et tu t'évanouis !

XII

Plus doux que les molles fumées
Qui s'élèvent des feux des champs
Regardons les travaux du temps
Sur nos amours ensemble usées.

Tu connais ces couples fiévreux
Qui vivent dans la défiance;
Où l'un dénigre la constance
De l'autre, et blasphème ses vœux ?

Elle pleure; il est las des larmes.
Elle aime encore; il n'aime plus.
Elle souffre de ses refus;
Il ne distingue plus ses charmes.

L'un des deux cœurs est encor plein
Des richesses de la naissance ;
L'autre cœur, dans l'indifférence,
Déchire le cœur orphelin.

Dans les luttes et la discorde,
Puis dans les avilissements,
Ils détruisent, ces deux amants,
Tout ce que le sort nous accorde.

En concertant notre déclin
Nous avons, de nos mains soigneuses,
Changé les flammes en veilleuses;
Notre soir vaut notre matin.

Comme deux amis du même âge
Qui, le même jour, vont mourir
Et qui meurent avec plaisir,
Nous nous séparons sans outrage.

Notre amour meurt dans le sommeil ;
Le souvenir sera son rêve ;
Nous ne dirons pas qu'il s'achève :
Il s'éteint comme le soleil.

Dans une ample mélancolie
Les vagues reflets de ses feux,
Pacifiques, harmonieux,
Prolongent en nous leur magie.

Nous ne sommes pas gais, c'est certain ;
Mais regarde le beau sillage !
Conservons cette double image :
Le temps a pâli son dessin,

Il n'a pas altéré sa forme ;
Elle est intacte en son contour.
Du premier jour au dernier jour
Admire sa trace uniforme.

Tu le sais : sur son lit de fleurs,
Reposant comme une immortelle,
Une urne vide est encor belle
Si le temps y garde l'odeur !

XIII

La mémoire et l'oubli luttent sans que l'on sache
Lequel est le vainqueur de ces deux combattants.
Parfois un grand morceau du passé se détache,
Et notre liberté nous rend presque contents

Parfois ces souvenirs pèsent comme des chaînes,
Et nous ne quittons plus les murs de nos prisons ;
Là, notre amour, peinant de ses pauvres mains vaines,
Reconstruit le décor de ses chères saisons.

Le mensonge attrayant nous charme et nous accable ;
Comme une fleur, l'espoir, trompé par ces beaux jours,
Repris niaisement à son jeu misérable,
Ouvre sa coupe d'or qui scintille toujours.

Puis le mensonge meurt ; la lutte recommence ;
Nous ne nous aimons plus ; nous oublions nos noms ;
La morne vérité vient avec le silence
Et l'insensible nuit dévore l'horizon !

XIV

Il ne faut pas toucher au voile
Qui nous déguise le passé :
Il nous garde de la clarté
D'une particulière étoile
Qui n'a pas, pour nous, de bonté.

J'ai tenté de te mettre un masque
O visage du souvenir !
J'ai tenté de t'ensevelir
Au fond d'un domino fantasque.
Rien ne peut te faire mourir.

Ni la joie avec ses sonnailles
Ni ce grand voile sérieux ;
Tu reviens dès que tu le veux...
Quelles sont donc ces funérailles ?
Le mort ne ferme pas les yeux !

XV

Noble amour, ton cercueil n'est pas sous une pierre,
Mais le ciel des saisons assiège ton caveau ;
La fleur naît, l'herbe croît sur ton manteau de terre ;
A tes pieds coule et rit la veine du ruisseau.

D'autres amours sont pris dans l'or des bandelettes,
La poussière les cache et couvre leurs couleurs ;
Et d'autres ont perdu leurs formes de squelettes,
Rien d'eux n'apparaît plus aux yeux des fossoyeurs.

Mais dans notre amour mort un peu du cœur subsiste,
Pareil à ces reflets qui hantent un miroir ;
Sous le fardeau de cendre un feu secret persiste,
Et dans le jour qui fuit se laisse apercevoir.

Pourtant nous n'allons pas bien souvent sur ta tombe,
Amour abandonné ; nous ne te veillons plus ;
Et ta plainte ressemble au chant de la colombe
Qui jette au fond des bois ses désespoirs perdus.

XVI

Faudra-t-il donc encor renaître ?
Tu n'étais pas mort, tu dormais,
Cœur qui cèdes toujours au traître
Et féminin et trouble attrait !

Elle revient la ritournelle !
Tu vas chanter cette chanson ?
« Je t'aime ; aime-moi ; tu es belle ; »
Et mille variations.

Absurde cœur ! Il faudrait rire,
Vide et léger comme un grelot...
Mais je le vois qui te déchire
L'Amour, avec ses froids couteaux.

XVII

Quelquefois le passé ne prend plus que la forme :
Il s'attache aux détails physiques les plus chers,
Et, comme un nécromant, embellit et transforme
En printemps passager les plus rudes hivers.

On revoit l'éclair blanc d'une épaule ; on écoute
Un soupir chaleureux qui chérit son écho ;
Le spectre d'un parfum cherche et trouve la route
Qui traverse en riant le vieil Eldorado.

Le souvenir alors nous donne ses richesses ;
Il n'est plus un avare inquiet et sournois
Qui cache ses trésors et masque sa maîtresse.
Tous les baisers perdus reviennent à la fois.

Veine bleue au milieu de la chaleur laiteuse
Du bras nu déplié ; ongle lisse et brillant ;
Contournements secrets ; pénombre lumineuse
Où l'affinité naît d'un petit mouvement ;

Rayons plus délicats que l'ombre de l'abeille,
Qui se mêlent entre eux au-dessus d'un beau corps
Comme un essaim tenté par la rose vermeille ;
Cheveux distribuant sur l'épaule leurs ors ;

Bouche que le plaisir laisse entr'ouverte et grave,
Et vous, regards tournés vers des cieux inconnus,
Et qui redescendez, plus tristes que l'esclave
Qu'on rattache à l'anneau qui ne le blessait plus.

Certains soirs c'est vous seul qu'on pleure et qu'on regrette ;
On s'éloigne des mots, du cœur, du sentiment,
Car pareille aux fleurs d'or que l'artifice jette
La volupté s'épanouit, règne et nous ment.

XVIII

Ne t'ai-je offert ce long voyage
Que pour te perdre sous ces monts ?
Chargés des lourds fardeaux de l'âge,
O mon pauvre cœur, nous marchons.

Il ne faut pas qu'on se résigne
S'il faut toujours moins espérer.
Le bonheur peut nous faire signe,
Demain, ailleurs. Il faut marcher.

Crédule et tenace, le songe
Est comme un faux convalescent
Que le soleil d'hiver prolonge.
Sachons faire un jour d'un instant.

A la fois imprudents et sages,
L'esprit serein, le cœur amer,
Cachant notre peur des naufrages,
Nous allons reprendre la mer.

ALBUM

A VICENCE

Sur le palais Valmarana
Un guerrier vaillant et illustre
Brandit au-dessus du balustre
Un glaive que le temps brisa.

Un pigeon a choisi pour niche
Le casque du noble guerrier
Qui rêve au bord de sa corniche
Aux belles feuilles du laurier.

Vénus, voulant rire, grimace ;
Elle appelle en vain son pigeon
Qui, dans le casque, rêve, en face,
Que Mars le prend pour un aiglon.

L'Amour, d'une flèche de plâtre,
Sans l'effrayer vise l'oiseau,
Tandis qu'une Flore folâtre
Jette des fleurs sur un tombeau.

Pourtant, au faîte des façades
Dont le style est palladien,
Le Soleil, sur ces dieux malades,
Verse son flot aérien ;

Pompeusement il les habille
D'un précieux vêtement d'or,
Car il est bon pour sa famille
Qui, grâce à lui, triomphe encor.

Il les caresse et les encense
Puis disparaît à l'horizon.
Mais dans l'ombre, alors, à Vicence,
Les dieux pleurent sur les maisons.

BARCAROLLE

Aimais-tu la noire gondole,
A la fois funèbre et frivole;
Pour l'intrigue du Carnaval
Canot masqué sur le canal?

Arlequin semblait l'avoir peinte
Pour échapper à toute atteinte.
Elle était fine comme un trait,
Faut-il te faire son portrait?

Tu te souviens de sa sveltesse,
De sa courbe, de sa mollesse,
Et de ce lourd coussin épais
Au sein duquel tu t'enfonçais.

Floches et brillantes, des houppes
Décoraient les moelleuses croupes
De ce confortable coussin
Au cuir plus doux que le satin.

Des rinceaux et des arabesques
Entourant des masques grotesques
Finement sculptés dans le bois
Ornaient avec goût les parois.

Comme une sirène qui joue
Avec son peigne, sur la proue,
Dentelé, massif, vertical,
Brillait un morceau de métal.

Un beau barcarol à ceinture,
Plein d'art et de désinvolture,
Ramait à l'arrière, debout,
Se vantant de passer partout.

De la sorte, au gré de sa rame,
Bien souvent nous nous promenâmes
Dans le méandre des canaux
De cette autre *Cité des Eaux*.

Allant du palais à l'église,
Nous vîmes ainsi tout Venise,
Voguant de canal en canal,
De Saint-Alvise à l'Arsenal.

La nuit, nous gagnions la lagune
Où le classique clair de lune
Jetait, limpide et transparent,
Ses grandes averses d'argent.

Là, couché dans l'étrange barque,
Baigné de ténèbres sans parque,
Quand je baisais tes beaux bras nus
Je croyais embrasser Vénus.

Comme cette époque est lointaine !
Régnier, Barrès, Annunzio, Taine
Ont écrit des livres bien beaux
Sur Venise et sur ses tombeaux.

J'étais, Madame, votre page ;
Notre amour tient dans une page
Et Venise fut son décor...
Aujourd'hui, cet amour est mort.

NUIT PERSANE

A Gabrielle Dorziat.

Léandre porte un habit rose,
Un gilet bleu brodé d'argent ;
En lui se tient le faux-serment
Comme la guêpe dans la rose.

Arlequin offre avec des fleurs
Son grand amour et ses gambades.
Si Brighella fuit les alcades
Il fréquente les recéleurs.

Sous un ravissant loup vert-pomme
Silvia sourit en dansant ;
Derrière elle le prince Hassan
Parle d'une importante somme.

Le cœur fragile et maladroit
De la Princesse bat trop vite ;
Elle cède à la moindre invite :
Ce qu'on lui dit, elle le croit.

Le Docteur, qui n'est plus allègre,
S'endort et ronfle en digérant.
Prise d'un goût intempérant
Colombine poursuit le nègre.

Avec la lune l'heure fuit.
Les parfums donnent aux fontaines
De délicieuses haleines
Qui s'évaporent dans la nuit.

POUR LA STÈLE DE CHÉNIER

I. — UNE FLEUR

Ah ! tu ressembles tant à Naïs, à Néère !
Tes bras sont assez beaux pour les pencher vers lui !
Il aimait le sourire, il aimait la lumière :
Que ton front soit le ciel de son rêve aujourd'hui !

Chère enfant que parfume un encens de jeunesse,
Viens auprès de sa tombe en tenant une fleur.
Ma muse avec son chant vaut moins que la caresse
Que pose ton pied nu sur ce tendre dormeur.

Donne-lui cette rose à peine ouverte ; apporte
La nuance, l'éclat, la faible chair du sol.
Il t'entend bien venir ; et, si sa voix est morte,
Elle renaît dans l'ombre avec le rossignol.

« André Chénier !... » dis-tu. Comme ta fière bouche
Sait séduire l'écho en prononçant ce nom !
Donne-lui cette fleur que ton tiède sein touche,
Et donne-lui ton cœur, miroir de la saison.

II. — UN FRUIT

Puis viens chercher pour lui, sous la feuille solide,
La pomme la plus lisse aux branches du verger.
Pose-la sur l'autel, ma tremblante hespéride,
Après avoir posé, sur le fruit, un baiser.

Ce fantôme est formé d'une vapeur païenne,
Et, pour qu'il soit content dans le bosquet sacré,
Il faut que par tes dons joyeux il se souvienne
Du rire, de la grâce et de la volupté.

Il faut que, tour à tour naïade et néréide,
Tu danses pour lui plaire en donnant à ton corps
Le rhythme pur et doux de la mer propontide
A l'heure où le couchant y fait nager ses ors.

Il faut qu'en te voyant il murmure : « Amymone,
C'est vous, je vous revois ; je vous revois, Fanny ;
C'est vous, Myrto ; c'est vous, Aimée… ô ma couronne
Faite de fleurs d'Athène et de fleurs de Passy ! »

III. — UNE PALME

Laisse à d'autres que toi, sur la place du Trône,
Le honteux souvenir de marcher dans du sang ;
Ma délicate enfant n'est pas une amazone
Et préfère au bourreau Virgile adolescent.

Près d'une tombe blanche, ô princesse naïve,
Sois légère et câline. Il aimait bien que l'art
Fût pareil à Hébé, moins pompeuse que vive,
Et qui ne prend qu'à l'aube une touche de fard.

Sois jeune pour lui plaire ; et même si ton âme
En songeant à sa mort s'appesantit en toi,
Tâche que ton sourire éclaire un peu le drame,
Et, pour qu'il soit heureux, amollis ton effroi.

Mais quand il fera nuit autour de cette stèle,
Pour vanter sa mémoire et décorer son nom,
Sans déranger, dans son sommeil, la tourterelle,
Cueille une palme d'or au laurier d'Apollon.

OMBRES STENDHALIENNES

I. — ROME

Je vous ai rencontrée à Rome,
Ombre en habit de drap marron :
Vous aviez le corps d'un gros homme,
Mais le regard malin et prompt ;

Non dramatique et grave comme
Chateaubriand et lord Byron,
Ayant moins l'air d'un gentilhomme
Que d'un voyageur lazzaron ;

Aux peintres vous donniez des notes
Dans les salles du Vatican :
Guerchin, dix-huit ; neuf, Parmesan ;

Et, sauf dans les maisons dévotes,
La nuit, du fumoir au divan,
Vous recueilliez des anecdotes.

II. — MILAN

A Milan aussi je vous vis,
Dans la Scala poudreuse et vide.
Vous dépendiez d'un œil perfide
Qui régnait sur vos favoris.

Est-ce Angela ou bien Métilde,
Dans la loge, en face, qui rit?
Vous songez : « Ayons de l'esprit! »
Mais votre aplomb n'est pas solide.

Plus amoureux qu'heureux amant,
Cher Stendhal, curieux des femmes,
Vous trembliez comme un enfant

Près d'elles, combinant vos trames ;
Mais vos détours de sentiment
Dérangeaient les meilleurs programmes.

III. — PADOUE

Pedrotti, café de Padoue,
Je n'y puis entrer, Henri Beyle,
Sans y voir votre ombre fidèle,
La barbe teinte sur la joue.

Votre grosse breloque joue ;
Le sang d'un camée étincelle
Au doigt d'une main toujours belle
Qu'un geste, par instant, secoue.

Car vous causez, l'œil plein de feu,
Avec cet aimable « neveu »
Qui vous raconta la *Chartreuse*.

O soirée à jamais fameuse !...
Vous demandâtes au garçon
De vous servir un zambayon.

IV. — PARME

A Parme, j'ai vu vos enfants :
Gina, qui se cache qu'elle aime ;
Mosca, que le doute rend blême,
Mais qui rit pour les médisants.

Fabrice cherche un stratagème
Pour voir Clélia un instant ;
Marietta passe en chantant;
Ranuce-Ernest, trompé, blasphème.

Moi, dans le grand jardin désert
Où ne vont plus les Parmesanes,
J'ai repris, pour flatter vos mânes,

Votre livre, au hasard ouvert.
Je longeais les bosquets humides :
« Les prisons de Parme étaient vides… »

LE TRIPLE AZUR DE LA VAGUE, DE L'URNE ET DE L'ANGE

(POUR LES FÊTES DE LAMARTINE, A BERGUE)

A la mémoire de Claude Cochin.

I

Des rives de Syrie aux rives de Sorrente
La Mer dans son azur reçoit la perle et l'or
Et son chant éternel, âme du vieux décor,
Est l'hymne du passé que la gloire tourmente.

O Mer de nos aïeux, paisible et diligente !
Chacun de tes beaux noms brille comme un trésor ;
Les Ombres des Héros te fréquentent encor
Et sur la mort des Dieux ta plainte se lamente.

On voit étinceler un peuple enseveli
A travers le linceul mouvant où tu le gardes ;
Ta tombe est le berceau du Temps que tu regardes ;

Sur tes flots voyageurs seul naufrage l'oubli,
Et l'on entend toujours, du promontoire à l'île,
La voix de Lamartine et la voix de Virgile.

II

Sur son socle invisible, au zénith, règne l'Urne,
Plus légère qu'une aile et plus pleine qu'un cœur.
Scellée, elle contient la cendre ou la liqueur,
Et l'âge n'y fait pas son travail taciturne.

Comme l'anneau flottant qui protège Saturne
Les Anges autour d'elle établissent leur chœur;
Mais on voit ruisseler la magique lueur
Sur les nuages lourds et dans l'ombre nocturne.

De cristal ou d'airain, d'argent, de marbre ou d'or
On ignore ici-bas sa divine matière;
Ses flancs polis et durs sont vierges de poussière;

L'aigle en vain pour l'atteindre épuise son essor;
Seul l'Esprit du Poëte y vole pour y prendre
Un feu toujours brûlant sous l'immortelle cendre!

III

L'Ange nourri de pleurs plus doux que la rosée
Ouvre son aile large et monte dans l'azur;
Les rayons du soleil colorent son front pur
Et ses cheveux légers comme ceux de la Fée.

Il voit, dans sa puissante et calme traversée,
Le mont étincelant, le lac frais, le champ mûr,
Et, quand l'ombre du soir rend son domaine obscur,
Il laisse retentir l'hymne de sa pensée.

Le rossignol se tait quand s'élève ce chant.
Et la source aperçoit, comme un astre, la Lyre,
Qui réfléchit son feu sur les ondes d'argent.

Pour capturer l'écho du céleste délire
Lamartine est assis sur le bord du vallon,
Et l'Ange, pour lui seul, est plus beau qu'Apollon.

A JEAN MORÉAS

Dans le silence pur que te donne la tombe
Osons-nous te troubler, poëte, maître, ami ?
Écoute-nous pourtant, toi qui vécus parmi
Le chant que fait la lyre et que fait la colombe.

Notre main met la rose au cœur de ton laurier ;
Une rose d'un jour que ce laurier parfume.
Mais toi qui frappas l'or sur le fer de l'enclume
Verras-tu ce présent furtif et familier ?

Moréas, que guidait une déesse grave
Dans un pays d'azur, de marbre et de cristal,
Nous traçons, tout au bas de ton fier piédestal,
Ces vers que le rayon efface et que l'air lave.

*
* *

Les plus beaux temples grecs étaient presque petits ;
Mais leur grandeur naissait de leur stricte mesure.
La plus brillante voix est-elle la plus sûre ?
Un seul rossignol chante : il fait l'âme des nuits.

Tu ne brandissais pas, dans un confus décor,
D'un poing désordonné la torche turbulente;
Mais tu portais, la protégeant de la tourmente,
La lampe de Psyché pleine d'une huile d'or.

A sa lueur égale, en avançant, tu vis
Le royaume éternel où les dieux font leur songe;
Tu parlas de la mer où la sirène plonge;
Tu sus vanter aussi les nymphes de Paris.

Myrtes de l'Eurotas, peupliers de la Seine
Bruissent dans tes vers aussi flexibles qu'eux,
Et le ciel que tu peins est pareil à ces yeux
Où la grâce à la fois est gentille et hautaine.

Comme un bon jardinier qui sait choisir les fruits,
Tu choisissais les mots dorés, mûris par l'âge.
Les grands morts, tes amis, te parlent ton langage
Dans les antiques prés de votre paradis.

Ronsard te reconnaît et Malherbe t'accueille;
L'ombre de ton berceau flotte autour de Chénier;
Enfin, là-bas, Vigny, presqu'un peu trop altier,
Au rameau noir qu'il tient pour toi prend une feuille.

*
* *

Mais tes vers sont pour nous et non pas pour les morts.
Certains jours, où la vie est farouche et mauvaise,
Nous ouvrons ton recueil afin qu'il nous apaise :
Ah ! de quel ton secret tu nous dis d'être forts!

Ta Muse a le pouvoir des femmes qui sont belles
Et qui ne disent pas tout ce que l'on entend.
Elle feint d'ignorer ce qu'elle nous apprend
Et veut même sourire aux vérités cruelles.

La décence du cœur est ta chère vertu.
La tristesse pour toi n'est pas une attitude.
Et tu poses toujours le masque de l'étude
Sur le visage humain, si tremblant et si nu.

ALSACE 1915-1916.

LA STÈLE D'UN AMI

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des Lyres...
V. H.

I

PAR

L'AMITIE

ET LA DOULEUR

CETTE STELE EST DEDIEE

A LA MEMOIRE LUMINEUSE

DU VICOMTE PAUL DROUOT

POETE FRANÇAIS TOMBE POUR

SON PAYS EN ARTOIS LE

VIII JUIN MCMXV

A L'AGE DE

XXIX ANS

«… les noms de ces pures gloires que nous voulons qu'on aime comme nous les aimons, mais à tout jamais et passionnément ».

Lettre de Paul Drouot à Maurice Barrès.

I

Ton rire pur, ton rire gai, ton tendre rire,
Nous ne l'entendrons plus jamais, ô mon Ami !
Et jamais plus nous ne verrons dans ton sourire
Les trésors dont ton cœur aimant était rempli.

Drouot ! de ton aïeul la voix fut la plus forte,
Et tu dors près de lui sous le même laurier ;
Tu es heureux. Permets pourtant que je t'apporte
Ces funèbres rameaux que nos pleurs font briller.

II

Les Héros gardent-ils, dans leur gloire éclatante,
Le pauvre souvenir des choses d'ici-bas,
Et quand l'Archange, en haut, les appelle et les tente,
Regrettent-ils encor de terrestres appâts ?

Sous l'azur qui les vêt, sous l'or qui les couronne,
Songent-ils aux coteaux qu'ils ne reverront plus,
Aux prés où l'herbe verte et fragile frissonne
En ne devinant pas ce qu'ils sont devenus ?

Qu'ont-ils gardé de vous dans leur pure mémoire,
Maisons, humbles chemins, paysages, foyers ?
— Je songe au ciel charmant qui riait sur la Loire,
O Paul, quand tu rêvais sur ses bords printaniers.

III

Puis je pense à ta mort, au boulet, à la chute,
A d'inhumains tableaux qu'on ne peut soutenir,
A ce gémissement que tu crus retenir
Mais que j'entends ton cœur jeter dans la minute
Où tu fais tes adieux au cruel avenir.

Je pense à ce que tu souffris malgré la flamme
Qui t'emplissait, qui t'entourait, faisant de toi
Un soldat plus brillant et plus noble qu'un roi,
Un prince, un chevalier toujours égal au drame,
Et là comme partout grandissant son emploi.

Je pense à cette nuit, parmi tes camarades.
Du sol rompu montaient d'affreuses odeurs fades.
Ils te veillaient. Les grands canons rassasiés
S'étaient tus. Par moments de brusques fusillades
Déchiraient les lointains, de ténèbres noyés.

Je pense à ces drapeaux étendus sur ta bière,
Dont les couleurs chantaient mieux que des chœurs de voix ;
Je pense au court cortège, à la brève prière...
Et je distingue, au cœur du pauvre cimetière,
Une Muse au front d'Ange appuyée à ta croix.

IV

Enfin, je songe aux vers que tu n'écriras pas,
Aux livres émouvants, aux magiques mirages,
Aux beaux, mystérieux et tendres personnages
Qui, sans avoir vécu, partagent ton trépas.

Ils sont morts avec toi. Je pensais les voir naître,
Les écouter venir du fond de ton esprit
Comme l'aube qui sort du sein noir de la nuit,
Et vivre de leur vie, et illustrer leur maître.

— Je regarde les nids qui n'auront pas d'oiseaux,
Les arbres qui n'auront pas de feuilles, les portes
Que n'ouvrira jamais nulle main, — et ces mortes
Qui gisent dans ton cœur, tombe dans les tombeaux !

V

« Tu me prends tous mes Fils, dit la France à la Gloire,
Je retrouve mes pleurs dans leur amer laurier.
Qui donc, dans l'avenir, fêtera ma victoire ?
Ta main met sur mon front une couronne noire
Qui force mon front à plier.

» Que j'aimais celui-là ! Mère et devineresse,
J'amassais doucement des trésors dans son cœur.
Je le veillais, je le guidais avec tendresse ;
Je goûtais le parfum de sa fraîche jeunesse
Comme le parfum d'une fleur.

» Le voici dans tes bras, ivre de son grand rêve,
Mais muet à jamais sans presque avoir chanté.
Des verdoyants rameaux que nourrissait ma sève
Les plus beaux sont tombés. — Faut-il que je relève
Un faîte blême et dévasté ? »

Et la Gloire répond : « Ah ! si je suis cruelle,
Je suis jalouse, France, et tu sais bien pourquoi !
J'offre aux Héros l'abri puissant de ma grande aile,
Mais je ne suis pour eux qu'une esclave fidèle :
Tes Fils ne m'aiment que pour toi ! »

VI

Orphée ! Orphée ! ô tête meurtrie et sanglante !
L'ombre est pleine du cri que jette la tourmente
Et l'Étoile s'éteint dans l'odeur de la Mort !
L'effroyable démon de la bête est plus fort
Que l'archange idéal qui rêve dans la Lyre.
Mais une âme survit à son corps qu'on déchire
Et, plus tard, au delà du monstrueux chaos,
Nous ressusciterons ta face de Héros :
Ta beauté, ta candeur, ta foi, ta rectitude
Et les brûlants desseins de ton inquiétude.
Tu deviendras pour ceux qui naîtront après nous
Un de ces grands flambeaux aux feux puissants et doux
Qui, dans le frais éden où la jeunesse espère,
Sèment le blé fécond et pur de leur lumière.

VII

Cette voix chaleureuse et vive ;
Ces rires s'endormant dans la mélancolie
Comme le flot léger qui s'endort sur la rive ;
Ces propos où le rêve à l'action s'allie ;

Ces yeux si vifs, ces yeux si clairs,
Où l'on voit remuer les ailes d'Ariel,
Dont l'azur tour à tour reflète des éclairs
Et l'or d'un astre tendre et confidentiel ;

Et cette animation douce
Par laquelle son cœur devient comme visible :
Hélas ! rien de cela n'est plus. Du gazon pousse
Sur la tombe où tu dors, muet et insensible.

VIII

Te voici pour jamais sacré. Ta mort, ta gloire
Pour les fils de nos fils t'érigent en Héros ;
Plus rien de toi n'est variable ou provisoire,
Et, marbre pur, or fulgurant, laiteux ivoire,
Tu sièges aux sommets, revêtu de repos.

Tu délaissas les pauvres choses de la vie :
Les plaisirs, les désirs, les intraitables vœux,
L'amour avec son fiel, l'ivresse avec sa lie,
Et, plongeant dans l'azur plus loin que la vigie,
Tu lis dans les destins que t'enseignent les Dieux.

IX

Tu chérissais les vers, les grandes phrases pleines,
Les noms majestueux des héros et des rois,
Mais, plus encor, les noms des nymphes et des reines ;

Aréthuse qui rit et rêve dans les bois,
Cléopâtre, Didon, Minerve pâle et grave
Régnaient sur ton esprit et chantaient par ta voix.

Maintenant, au delà des feux et de la lave
Par lesquels tu trouvas la glorieuse Mort,
Tu connais leur accueil, leur tendresse suave ;

Et, pareil au vaisseau qui, délivré du port,
Atteint, au cœur des mers, les îles bienheureuses,
Tu jouis calmement d'avoir fixé ton sort.

Tu vois autour de toi les Muses amoureuses,
Les Dieux vaincus, les Dieux régnants, les Dieux futurs.
Les Ombres à ton gré sortent des urnes creuses.

Daphné qui s'élançait sur le flot des prés mûrs
S'arrête en te voyant, prête à se laisser prendre ;
Proserpine te suit sous les rameaux obscurs.

Ce guerrier qui te tend son glaive est Alexandre ;
Cet autre, qui pour toi détache son bandeau,
C'est ton nouvel ami, le héros du Scamandre.

Couche-toi sur les ors divers de ce manteau,
Que, dans ce beau jardin, fait déplier Armide.
Hébé t'offre sa coupe et Junon son oiseau.

Le rêve le plus noble et le plus intrépide
Que tu faisais vivant est réel aujourd'hui :
Pour toi la fable est vraie et l'oracle limpide ;

L'ombre est claire à tes yeux ; le mystère asservi
Ote son masque et se défait de tous ses voiles ;
Tu suis le vol de l'Ange et berces la Péri.

Ceux par lesquels tu frissonnais jusques aux moelles,
Shakspeare, Homère, Dante, Eschyle, Hugo, Platon,
Te parlent doucement au milieu des étoiles.

O mon Ami, que tu es grand ! Je vois ton nom
Briller pour l'avenir dans une double gloire ;
Et le laurier de Mars à celui d'Apollon

S'unir, pour couronner et fleurir ta mémoire !

XII

Nombreux, pressés, dorés, clairs et rapides
Ses rires ressemblaient à ces rayons
Qui criblent, en Juin, les miroirs liquides
Des grands fleuves puissants aux lits profonds.

L'eau que l'on ne voit pas est ténébreuse,
Triste, pensive et lourde de secrets ;
L'eau que l'on voit, pareille à la danseuse,
S'élance et court dans d'éternels ballets.

Beaucoup n'ont vu que cet habit de fête,
Ce masque d'or, ces cortèges d'oiseaux,
Sans découvrir sa belle âme inquiète,
Sombre Sirène au sein des sombres eaux.

XI

Les douces mains de la Patrie
Pour les timides survivants,
Pour les femmes, pour les enfants,
Doivent trouver encor la vie
Parmi les décombres fumants ;
Et sa voix, pour vanter la gloire
De tant de sang sacrifié,
Doit retentir dans la mémoire
Comme un écho multiplié.
Que l'héroïque nom résonne !
Qu'on tresse avec art la couronne
Digne d'un front irradié !
Qu'un jour encor le canon tonne !
Que l'hymne réponde au sanglot !
Qu'on sculpte les faces des stèles
D'un glaive porté par deux ailes
Au-dessus de ce nom : Drouot !

XII

Nombreux, pressés, dorés, clairs et rapides
Ses rires ressemblaient à ces rayons
Qui criblent, en Juin, les miroirs liquides
Des grands fleuves puissants aux lits profonds.

L'eau que l'on ne voit pas est ténébreuse,
Triste, pensive et lourde de secrets ;
L'eau que l'on voit, pareille à la danseuse,
S'élance et court dans d'éternels ballets.

Beaucoup n'ont vu que cet habit de fête,
Ce masque d'or, ces cortèges d'oiseaux,
Sans découvrir sa belle âme inquiète,
Sombre Sirène au sein des sombres eaux.

XIII

Le flamboiement majestueux de son fantôme
Illumine souvent la nuit de ma douleur ;
Je pose alors mon front triste et lourd dans sa paume
Comme dans le parfum et l'éclat d'une fleur.

Sa tranquille beauté console la ténèbre.
Son glaive lumineux, qu'enlace le laurier,
Repousse largement l'ombre du flot funèbre ;
Il me dit : « Tu me plains ? tu devrais m'envier !

» Me vois-tu, m'entends-tu ? Je ne te quitte guère ;
Je ne suis loin de toi que pour tes yeux mortels ;
Mais mon cœur, plus vivant qu'il ne le fut sur terre,
Verse sur toi le feu des lampes des autels. »

XIV

Par quelques mots, par de furtives confidences,
J'ai souvent deviné l'amour dont il rêvait,
Mais, surtout, par la qualité de ses silences,
Si purs qu'on devinait, au travers, son secret.

Nul n'a connu le nom terrestre de la femme
Qu'il appelait *Eurydice deux fois perdue* ;
Mais nous avons senti la chaleur de la flamme,
Nous avons vu briller l'éclat de la statue.

Maintenant qu'il est mort, je voudrais la connaître,
Pour lui parler de lui, pour l'entendre pleurer,
A l'heure où le soir lent dessine à la fenêtre
Avec le sang du ciel un fantôme princier.

XV

« Le Sage de la Grande Armée ».

Sous les arbres du Cours Léopold, à Nancy,
Non loin d'un arc orné de faisceaux et de palmes,
    On voit un bronze aux formes calmes
Qui me semblait, jadis, environné d'oubli.

Je m'arrêtais parfois au pied de la statue
Pour lire, sur le socle, un nom court et grondant.
    Je n'étais alors qu'un enfant,
Mais, cette vision, je ne l'ai pas perdue.

Ton ancêtre est debout pour l'immortalité.
Son canon, près de lui, dort comme un chien fidèle,
    Et son front sent l'ombre de l'aile
De la Gloire asservie à son nom enchanté.

Et ta mort, mon Drouot, sais-tu bien qu'il l'envie ?
Il manquait à ce nom le suprême présent,
    Car c'est la pourpre de ton sang
Qui comble son espoir et couronne sa vie.

XVI

Tu savais que la vie est belle, mais cruelle,
Et que l'amour fait croître un arbre de douleurs ;
Mais tu savais aussi que la voix immortelle
Est celle d'un Héros qui refoule ses pleurs.

Des groupes de joueurs de flûte, de danseuses
Se démènent autour d'un troupeau de captifs,
Et l'on entend monter, dans les clameurs joyeuses,
Le chant des prisonniers patients et pensifs.

Toi, prenant part aux jeux de la plus douce fête,
Sous les roses de la couronne tu cherchais
La pointe de l'épine à blesser toujours prête,
Car c'est la fleur de sang, Paul, que tu convoitais.

XVII

Nous parlons tous les deux de voyages futurs :
Des palais d'Italie et des routes d'Espagne,
Des aqueducs romains croulants dans la campagne,
D'un grenadier faisant éclater ses fruits mûrs
Au-dessus d'un bassin que l'ombre du soir gagne.

Nous parlons d'un concert heureux, d'un beau ballet,
Du monde que vous ouvre un cri de cantatrice,
Du chant d'un violon, rempli comme un calice,
D'un morceau de Chopin dans lequel circulait
La profonde douleur ou le mol artifice.

Nous revoyons ensemble un tableau bien-aimé :
La galère de Claude avec ses drapeaux roses,
Le buffet de Chardin chargé de bonnes choses,
Ou bien cette Inconnue au regard fasciné
Qui crispe doucement ses longs doigts sur des roses.

Et nous lisons des vers éternels, des fragments
De romans oubliés ou de drames célèbres :
Le vieux roi Lear s'en va, pleurant dans les ténèbres...
Tu m'arrêtes parfois avec des cris charmants —
Hélas ! l'écho cruel en fait des cris funèbres !

XVIII

En rêve il m'apparut, bienveillant et tranquille ;
Il ne me parlait pas ; à peine s'il semblait
Me voir ; son beau regard, comme un astre, planait,
Libre, sachant qu'il a l'infini pour asile.

Ah ! je crois qu'en son cœur il garde le portrait
De mon cœur, que la cendre emplit, lourde et stérile.
Je me nourris de lui comme une lampe d'huile.
Mais il me cache encor le roi de ses secrets.

Ce secret viendra-t-il du temps ? Le connaîtrai-je
Bientôt ? sur cette terre ? ou plus tard ? et comment ?
Faut-il que d'un corps vain mon âme enfin s'allège ?

La mort peut s'aviser de moi dans un moment.
— Mon ami me voit-il déjà dans la contrée
Où je prendrai demain ma place préparée ?

XIX

La chambre aux murs dorés donnait sur un jardin
Après lequel coulait la délicate Seine ;
Et le soleil versait sur l'eau son feu hautain
Comme des diamants sur un manteau de reine.

C'est là qu'il travaillait, qu'il lisait, qu'il songeait ;
C'est là que nous causions tous deux longtemps ensemble ;
Là que nous échangions, comme un chant, nos projets :
J'écoute encor sa voix qui s'élance et qui tremble !

Puis, à l'heure où le fleuve éteint devient confus,
Nous regagnions Paris dans l'ombre. — Je regarde
Par l'esprit mon Ami, sous la lune blafarde,
Debout, riant et beau, comme un spectre entrevu
Sur le seuil de la nuit qui ne le rendra plus !

XX

Et voici qu'à jamais cette chambre est déserte.
A jamais ! — Et le vent, par la fenêtre ouverte,
N'apporte plus l'odeur des lilas jusqu'à lui.
Celle dont il était l'orgueil, l'amour, l'appui,
Le cœur percé, trouve partout son ombre, et pleure.
La Gloire et ses flambeaux guettent cette demeure ;
Mais ce grand feu hésite à caresser ce seuil
Car le plus beau rayon effarouche le deuil.
— Prends pour toi l'avenir, astre bientôt célèbre,
Et cède à la douleur une chère ténèbre.
Dans la nuit solitaire on est mieux à genoux...
— Madame, laissez-moi le pleurer avec vous.

XXI

Je songe que son âme est libre, lumineuse,
Et traverse à son gré, comme la nébuleuse,
Les grands cieux dont il sait s'ils sont ou non déserts
Les constellations pour lui font leurs concerts.
Les signes animés du vaste Zodiaque,
La Vierge, les Gémeaux et le Lion qu'attaque
Le jeune Sagittaire aussi beau qu'Apollon
Le regardent passer ; et, dans les mols vallons
Que la lune dessine et montre à nos yeux tristes,
Son âme va cherchant de fabuleuses pistes.
Il ne se souvient plus de la gangue du corps.
Il ne se souvient plus des âpres désaccords
Au sein desquels se perd l'homme, victime avide.
Tout n'est qu'ordre, pour lui, splendeur ; tout est limpide ;
Et, exauçant le seul et le suprême vœu,
Il contemple les traits du visage de Dieu

XXII

Je parle ici de lui, des rêves
Qui mûrissaient sous son beau front,
De ses chants fiers comme des glaives
Que les hommes répèteront.

Je parle d'une flamme atteinte
Mais qui survit à son foyer,
Et de la mort sans cri ni plainte
D'un Français ivre du laurier.

Sur cette stèle froide et blême,
J'apporte, en étouffant le pas,
Ces vers dont sa gloire est le thème :
Les premiers qu'il ne lira pas.

TABLE

RAYONS CROISÉS

LÉONARDESQUES

HÉLIADE

A THAMAR KARSAVINA

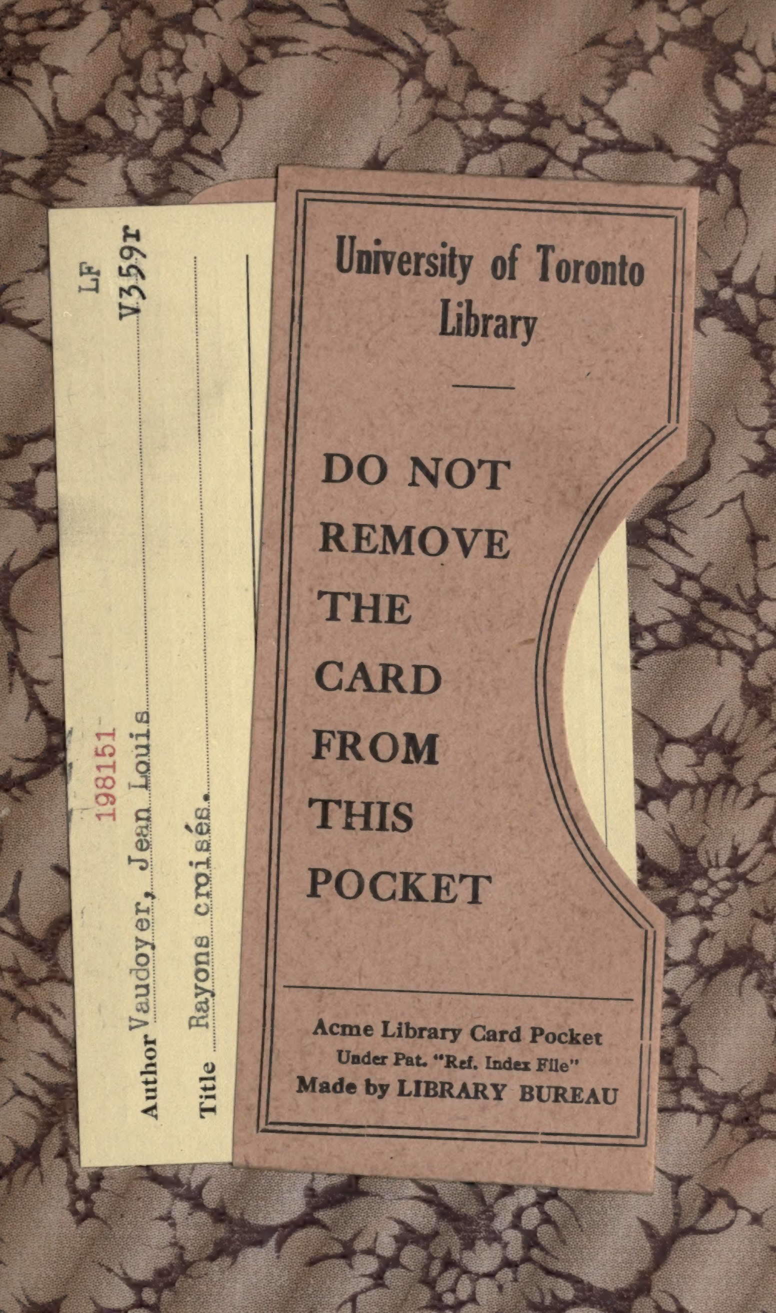
LES FLAMMES MORTES

ALBUM

LA STÈLE D'UN AMI

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT




LF
V359r
198151
Author Vaudoyer, Jean Louis
Title Rayons croisés.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

